



oo  
H

S. c.  
9.

12

139628







LES  
AMUSEMENS  
DES  
GENS D'ESPRIT.



FRANCFORT & LEIPSIG  
CHEZ KNOCH ET ESLINGER.

---

M DCC LXII.

LES  
ALLUSIENSIS

DES

GENS DE PRIT

MR. WYCKOFF & COMPANY  
CHAS. KNIGHT ET BROS.

M. D. C. C. L. I. I. I.



## PRÉFACE.

**L**Es Imprimeurs considèrent ordinairement un Manuscrit qu'on leur présente sans Préface, comme un édifice sans fondement, ou comme un corps sans ame. Je n'en fais donc une que pour prévenir ceux qui liront cet Ouvrage, si je puis l'appeler ainsi, que j'ai fait tous mes efforts pour empêcher qu'il ne fût mis au jour: il n'étoit destiné que pour moi seul. Je puis même dire avec le

plus célèbre Ecrivain de ce siècle : „ De tous les Au-  
„ teurs , il ny en a point  
„ que je méprise plus que les  
„ Compilateurs , qui vont de  
„ tous côtés chercher des lam-  
„ beaux des Ouvrages des  
„ autres , qu'ils placent dans  
„ les leurs , comme des pié-  
„ ces de gazon dans un par-  
„ terre ; ils ne sont point  
„ au - dessus de ces ouvriers  
„ d'Imprimerie , qui rangent  
„ des caractères qui , combi-  
„ nés ensemble , font un Li-  
„ vre , où ils n'ont fourni  
„ que la main. Je voudrois  
„ qu'on respectât les Livres  
„ originaux , & il me sem-  
„ ble que c'est une espèce de  
„ profanation de tirer les pié-  
„ ces qui les composent du

„ sanctuaire où elles sont,  
„ pour les exposer à un mé-  
„ pris qu'elles ne méritent  
„ point. Quand un homme  
„ n'a rien à dire de nouveau,  
„ que ne se tait-il? Qua-  
„ t-on à faire de ces dou-  
„ bles emplois? Mais je veux  
„ donner un nouvel ordre.  
„ Vous êtes un habile hom-  
„ me: c'est-à-dire que vous  
„ venez dans ma Bibliothé-  
„ que, & vous mettez en  
„ bas les Livres qui sont en  
„ haut, & en haut ceux  
„ qui sont en bas; vous  
„ avez fait un chef-d'œu-  
„ vres.“

Telles sont les bonnes rai-  
sons que j'ai opposées aux in-  
stances de quelques amis aus-

quels j'avois confié ce Recueil.  
Ils ont malgré cela exigé que  
je le donnasse au Public: ne  
dût - il m'en revenir que la  
satisfaction qu'il m'a paru que  
cela leur feroit à eux-mêmes,  
je serai content.





# AMUSEMENS

## DES GENS D'ESPRIT.



### I.

#### *Des Livres.*

 E qui fait avec la réputation d'un Livre celle de l'Auteur, c'est souvent moins un mérite réel, qu'un mérite de mode ou de parti, ou le choix d'un sujet bizarre.

Nous sommes moins capables de faire des découvertes, que nous ne sommes habiles à les embellir ; & l'on peut dire qu'il y a plus loin pour nous du néant à l'être que de l'être à la perfection.

Dans la plûpart des Livres l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires que les Lecteurs font aux abois. Il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*, un autre qui a de plus belles inclinations vise à l'*in-folio*; il faut donc qu'il étende son sujet à proportion; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui se rue à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier. Je ne sais quel mérite il y a à faire de pareils Ouvrages; j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé & un Libraire.

La fureur de la plûpart des François, c'est d'avoir de l'esprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des Livres. Cependant il n'y a rien de si mal imaginé; la nature sembloit avoir sage-

ment pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passageres, & les Livres les immortalisent.

Bien des gens font un amas prodigieux de Livres plutôt par un motif de vanité, que par le désir de s'instruire.

Quoique les mauvais Livres soient en plus grand nombre que les bons, l'Auteur le plus à imiter n'est pas le seul qu'on doive imiter; *Virgile* trouva de l'or dans le fumier du Poëte *Ennius*.

Si tous les Livres politiques devoient périr, & que je fusse le maître d'en conserver un seul, je ne demanderois grâce (n'en déplaise à M. de *Voltaire*), que pour l'*Esprit des Loix*.

Faire emplette de Livres, qu'on est incapable d'entendre & de goûter, les acheter seulement parce qu'ils ont été mis au jour par un Auteur célèbre, c'est comme si un homme achetoit des habits qui ne lui iroient

pas, par la raison que ces habits ont été faits par un fameux Tailleur.



## II.

### *De l'Esprit.*

**O**N qualifie pour l'ordinaire de bel esprit un homme qui s'attache aux faux-brillans, qui juge sans discernement & donne le prix aux fades pointes. La vraisemblance de la vérité le séduit, l'agréable l'émeut, & le vrai ne le persuade que foiblement. La raison ne le détermine point, mais les manieres. Les discours imposans du bel esprit, & l'art avec lequel il arrange ses paroles, le font primer souvent dans la conversation; c'est une fausse lueur qui trompe, & qui s'évanouit dès qu'on examine de près cet éclat qui charme. Enfin le bel esprit est un homme qui a quelque espèce d'imagination, sans avoir du bon sens.

Comme le bel esprit ne dépend que d'une certaine disposition des ressorts de la machine, un homme dont l'esprit a brillé pendant quelques années, n'est plus le même quand l'âge vient appesantir ses organes : la vivacité des esprits animaux s'émouffe, une légère altération en retarde ou en précipite le cours. De-là vient que ces sortes de génies paroissent même journaliers, inégaux, sombres, taciturnes; il faut donc faire une différence essentielle entre le bel esprit & le bon esprit. Celui-ci a le bon sens & la raison en partage; & comme la raison est le fruit d'un travail opiniâtre & des méditations profondes, le bon esprit est moins susceptible d'inégalités que le bel esprit: il n'appartient donc qu'au bon esprit de donner le ton dans les doctes assemblées, de penser solidement, d'examiner sans prévention, d'admirer le vrai, & de persuader sans beaucoup de peine.

Ce n'est pas toujours celui qui a le plus d'esprit qui brille dans une conversation, mais celui qui s'imagine en avoir davantage.

Je crois qu'on n'a jamais tant d'esprit qu'avec ceux qui vous en croient.

Il est aussi offensant de parler avec esprit, quand on est avec des sots, qu'il seroit impoli de parler à l'oreille: le sot est également blessé de ces deux choses, parce qu'il ignore également ce qu'on dit.

Vous me trouvez beaucoup d'esprit, dites-vous; je voudrois pour votre honneur que vous m'en trouvassiez moins, vous en auriez davantage.



### III.

#### *De l'Imagination.*

**J**E crois, dit un Auteur moderne, que tout s'imagine & que toutes les parties de l'ame peuvent être jus-

tement réduites à la seule imagination qui les forme toutes, & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'ame nullement *absolues*, mais de véritables modifications de cette espèce de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoyés comme d'une lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'organisation du cerveau, si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle, pourquoi diviser le principe sensitif qui pense dans l'homme ? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être, sans absurdité, regardée comme indivisible.

Rien de plus facile que de prouver un système fondé, comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'ex-

périence propre de chaque individu. L'imagination ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue que sa maniere d'agir, est-elle naturellement petite ou foible? Elle aura à peine la force de comparer l'analogie ou la ressemblance de ses idées; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement, & encore de quelle maniere! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule apperçoit que c'est elle qui se représente tous les objets avec les mots & les figures qui les caractérisent, & qu'ainsi c'est elle encore une fois, qui est l'ame, puisqu'elle en fait tous les rolles. Par elle, par son pinceau flatteur, le froid squelette de la raison prend de chairs vives & vermeilles; par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois paslent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi

les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté; elle forme enfin le sçavant, comme les Orateurs & les Poètes. Sottement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des graces & des beaux arts, elle ne peint pas seulement la nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourroit-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés, sans en découvrir les rapports? Non: comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens, sans, en goûter toute la perfection ou la volupté, elle ne peut réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le plus maigre génie, plus il prend,

pour ainsi dire, d'embon point; plus il s'aggrandit, devient nerveux, robuste, vaste & capable de penser.

L'organisation est le premier mérite de l'homme; c'est en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités estimables, celles qu'on tient de la nature, mais seulement les talens qui s'acquierent à force de réflexions & d'industrie; car d'où nous vient, je vous prie, l'habileré, la science & la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles, sçavans & vertueux? Et d'où nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la nature? Nous n'avons des qualités estimables que par elle, nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises & comme d'emprunt? Quel que soit  
le

le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de sçavoir la mesurer. L'esprit, la beauté, les richesses, la Noblesse, quoi qu'enfant du hazard, ont tous leur prix, comme l'adressè, le sçavoir, la vertu. Ceux que la nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil & en connoisseurs. Une belle femme seroit aussi ridicule de se trouver laide, qu'un homme d'esprit de se croire un sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une ame belle & grande que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruc-

tion est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte, comme sous l'usage du monde, l'homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier.

Suivant ces principes que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination, doit être regardé comme ayant le plus d'esprit ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; & encore une fois, c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots auxquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement avec beaucoup d'imagination, cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention, plus profondément

pénétrée des traces ou des images que de leur vérité ou de leur ressemblance.

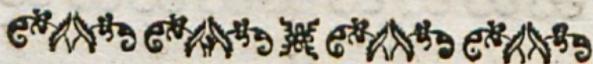
Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clef ou mere des sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guères permis que de parcourir ou d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par les tourbillons du sang & des esprits, une onde fait une trace; effacée par celle qui suit, l'ame court après, souvent en vain, & c'est ainsi que l'imagination, véritable image du temps, se détruit & se renouvelle sans cesse.

Tel est le chos & la succession continuelle & rapide de nos idées, elles se chassent comme un flot pousse l'autre; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles pour être comme

en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque tems sur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber sur un autre qu'il n'est pas encore tems de contempler, jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même, elle formera les Orateurs, les Musiciens, les Peintres, les Poëtes & jamais un seul Philosophe. Au contraire, si dès l'enfance on accoutume l'imagination à se brider elle-même, à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans Entouusiastes, à arrêter, contenir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet; alors l'imagination prompte à juger, embrassera, par le raisonnement, la plus grande sphère d'objets, & sa vivacité toujours de si augure dans les enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne sera plus qu'une pé-

nétration clair-voyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les sciences.



IV.

*Des Sçavans.*

**L**Es Sçavans ignorent souvent beaucoup de choses qui ne sont pas inconnues aux moins instruits. L'expérience du monde leur est nécessaire; on s'y instruit de mille choses que les Livres ne peuvent montrer. D'ailleurs on contracte dans le cabinet un air, un je ne sçais quoi, que le monde le plus aimable ne sçauroit effacer. Les études abstraites & profondes qui font les délices de certains esprits, & qui les tiennent éloignés du commerce de leurs concitoyens, les rendent étrangers dans la société. Il est certain que s'ils pratioient un peu le monde, on

remarqueroit autant de délicatesse  
que de solidité dans leurs Ouvrages.



V.

*De quelques Auteurs.*

**J**'ADMIRE *Homere* jusques dans  
les endroits où on l'accuse de ra-  
doter un peu. Je ne crois pas  
l'admirer, parce que je raisonne bien;  
mais je crois raisonner bien, parce  
que je l'admire. Quelques - uns  
prétendent tourner en ridicule ce pe-  
re de la Fable, qui n'est pas moins  
le pere du bon sens. Ses fictions  
sont autant d'emblèmes ingénieux,  
qui sous un dehors bizarre, cachent  
les secrets les plus mystérieux de la  
nature, les préceptes les mieux rais-  
sonnés de la morale, & les plus uti-  
les maximes de la politique. Tout  
le monde n'a pas l'esprit assez péné-  
trant pour débrouiller le sens admi-  
rable de ses Fables.

*Cicéron* n'est jamais plus élevé que lorsqu'il entreprend de louer quelqu'un. Quelle noblesse ! Quelle dignité ! soit lorsqu'il fait l'éloge de la clémence & de la valeur de *César*, soit lorsqu'il raconte les aimables qualités du Roi *Dejotarus*, soit qu'il loue *Milon*, le Poète *Archias*, ou enfin tous ceux dont il a défendu la cause. Quelle grandeur d'idées, de sentimens & d'expressions dans son Oraison en faveur de *Pompée* ! Il semble en effet que *Cicéron* est un Orateur différent lorsqu'il loue, de ce qu'il est lorsqu'il ne fait qu'exposer ou raisonner, tant il s'éleve, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même.

*César* faisant la guerre aux Germains, décrit les mœurs des Germains ; quelques pages de *César* sur cette matière font des volumes.

*Tacite* fait un Ouvrage exprès sur les mœurs des Germains ; il est court cet Ouvrage, mais c'est l'Ouvrage de

*Tacite* qui abrégéoit tout, parce qu'il voyoit tout.

Un Ancien disoit que l'on doit considérer, en égard à la postérité, tout ce que les Auteurs n'achevent pas, comme s'il n'avoit jamais été commencé. On ne doit pas juger ainsi des *Pensées* de *M. Pascal*. Il me semble qu'on auroit tort de supprimer ses admirables productions, quoiqu'elles ne puissent recevoir leur perfection, non plus que ces anciennes figures que l'on aime mieux laisser imparfaites que de les faire retoucher. Les *Pensées* de *Pascal* ne sont, il est vrai, que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit. Elles ne laissent pas d'instruire profondément. Ce ne sont que des semences, mais elles produisent leurs fruits en même-tems qu'elles sont repandues. Si ces diamans bruts épars çà & là jettent tant d'éclat & de lumière, combien n'auroient-ils pas ébloui, si ce sçavant Ouvrier

avoit

avoit eu le loisir de les polir & de les mettre en œuvre? Il semble que cet homme incomparable voit les conséquences des choses dans leurs principes.

*Lemaître*, supérieur à tous ceux qui l'ont précédé dans la brillante & pénible carrière du Barreau, lutte sans cesse contre les défauts de son tems. Il est comme le restaurateur de son Art; s'ils échoue contre les écueils, le grand homme ne s'éclipse jamais.

*Patru*, plus correct que *Lemaître*, annonce mieux le goût. Il polit adroitement tous les matériaux qu'il emploie. Il use des dépouilles des Anciens comme d'un bien qui lui appartient.

*Erad* ne manque presque jamais les impressions qu'il veut faire naître. Ses Plaidoyers devroient être lus plus souvent qu'ils ne le sont.

*Gillet* abondant, inimitable dans les portraits qu'il frappe, ne laisse à

désirer qu'un peu plus d'égalité. Son Discours sur la langue Françoisé me paroît un chef-d'œuvre.

*Terrasson* attache & plaît même souvent jusques dans ses négligences.

*Cochin* semble formé de l'ame de *Demosthene* & de celle de *Ciceron*. Il varie scrupuleusement le style de ses Plaidoyers, mais le style simple en fait toujours le fond. Il reçoit les ornemens qui peuvent l'embellir sans le farder, & les traits sublimes qui peuvent le relever sans l'étouffer. C'est toujours de la nature & de l'intérieur de la cause que *Cochin* semble tout tirer. On diroit que ce n'est pas son génie qui s'étend & qui s'éleve, mais plutôt l'intérêt de l'honneur, de la vérité & de la justice qui l'inspire & l'enflamme. Dans une seule Cause (c'est celle de M. le Marquis de *Hautefort*,) *Cochin* semble avoir épuisé toutes les couleurs que l'éloquence emploie pour varier & animer ses figures. C'est

un génie dont la netteté brille dans les matieres les plus embrouillées, la fécondité dans les plus arides, l'invention dans les plus communes; il est grand sans excès, hardi sans témérité, enjoué sans licence, plein sans enflure: *Magna non nimia, sublimia non abrupta, læta non luxuriosa, plena non tumida.*

Tous les Ouvrages de *Bossuet* sont marqués au coin du génie; mais il met beaucoup plus de force dans ses pensées que d'élegance dans son style.

*Flecbier* a plus d'art que de génie. Il a moins réussi dans ses Panegyriques que dans ses Oraisons Funébres. Dans les premiers, son éloquence est moins abondante & moins sublime. La pureté du langage, l'élegance des tours, la fleur des expressions, le piquant, &, pour ainsi dire, l'ingénieux des pensées, font son principal mérite. On lui reproche trop d'uniformité dans ses figures, trop

de symétrie dans ses périodes, & en général trop d'affectation.

V. . . . ce personnage fameux, qui joue depuis long-tems un rolle singulier dans les différentes Cours de l'Europe, a pris lui-même trop de soin de se faire connoître, pour que j'entreprenne de parler ici en détail des qualités de son cœur, & des productions de son esprit. Il y auroit beaucoup de partialité, pour ne pas dire d'injustice, à lui refuser des talens & du génie. Mais il faut convenir aussi qu'en fait d'Ouvrage, le mérite le plus vanté n'est pas toujours le plus digne de l'être. L'extrait d'un *Parallele du Lutrin & de la Henriade*, qui me tomba entre les mains, il y a quelques années, suffira pour prouver cette vérité à tout Lecteur raisonnable. Pour faire un Poëme épique, V. . . . auroit dû choisir, à l'exemple d'*Homere* & de *Virgile*, non une suite d'aventures liées seulement parce qu'elle se sui-

vent dans le récit, mais une seule action; en concerter les principes, les moyens, la fin; lui donner une même ame répandue dans tout le corps. Rien au monde n'est si frivole que le fond du *Poème du Lutrin*, par Boileau; cependant tout y est arrangé, lié. Il y a une seule ame dont l'impression fait agir tous les ressorts de l'entreprise. C'est le ressentiment de la discorde qui remue les hommes, les conduit, les anime, les rassure dans le besoin; ils ne sont que ses instrumens. Mais comme elle n'auroit pas assez montré l'opiniâtreté de sa vengeance, si elle n'avoit pas eu des obstacles à combattre & à vaincre, le Poète a supposé la mollesse & la nuit qui s'opposent aux desseins de la discorde. Cependant celle-ci triomphe malgré les deux divinités, & il ne faut pas moins que la piété & la justice pour l'arrêter dans ses progrès. L'action est une, simple: c'est un Lutrin ré-

tabli & renversé par esprit d'animosité: tout tend à ce seul point, tout y est lié; & si le dénouement arrive par un Dieu, c'est que la querelle étoit formée par une divinité, la Discorde. D'ailleurs il étoit naturel que la piété & la justice jugeassent un démêlé de Chanoines, & donnaissent la paix aux vainqueurs & aux vaincus. Dans la Henriade, l'Auteur fait commencer une action par un Prince, & la fait finir par un autre: l'un est d'un caractère foible, l'autre d'un caractère grand. Quelle gloire pour un héros d'exécuter ce qu'un Prince médiocre avoit entrepris! En général il paroît que la Henriade est un Ouvrage où il y a plus d'esprit que de génie, plus de brillant, plus de coloris que de dessein, plus d'histoire que de poésie. L'Auteur a bien vû l'irrégularité de l'Ouvrage; mais effrayé de la dépense, s'il eût fallu le réfondre, il a mieux aimé y coudre ses morceaux

brillans, y jeter quelques liaisons artificielles pour déguiser les défauts, & réparer en quelque sorte le vice de l'Architecture. Mais ces Additions ont donné plus d'étendue à l'édifice, sans le rendre plus régulier. On trouve néanmoins dans la *Henriade* des Vers très-bien faits, très-harmonieux, des descriptions très-touchantes; par exemple, le Tableau de la retraite du sage Vieillard & son discours. La mort de *Coligny* est admirable. *Henri IV* raconte, on ne peut pas mieux, la bataille de *Coutras*, à quelques Vers près, où il fait son éloge habilement, après avoir fait le modeste. L'Auteur a dû être content, (& de quel de ses Ouvrages ne l'est-il point?) De la peinture qu'il a faite des Courtisans. Il y a encore dans le quatrième Livre des morceaux qu'il a travaillés avec complaisance, comme celui de la Discorde qui va trouver la Politique à *Rome*. On ne pardonne pas à

V . . . . de s'en prendre aux Chefs de l'Eglise quelques Vers après ; il auroit dû jeter un voile respectueux sur cette partie , parce qu'il n'est pas sensé de décrier une Eglise dans le giron de laquelle il veut ramener son héros. Il étoit sans doute à Londres , quand il fit l'édition sur laquelle on a fait cette critique. On peut encore citer comme quelque chose de beau le départ de *Jacques Clement* pour aller assassiner le Roi. Le crayon du siècle de Louis XIV dans le septième Chant est digne d'un grand Maître. La bataille d'*Ivri* est fort belle. Le neuvième Livre a des endroits charmans : il semble même que V . . . . ait plus de facilité à réussir dans le gracieux & le doux qu'ailleurs. Enfin ce Poëme est partout étincellant , & s'il n'éclaire point , au moins il éblouit. Si l'Auteur , au lieu de s'amuser à travailler *la Princesse de Navarre* , à composer ses *Lettres Philosophiques* , à mettre au jour le *Tem-*

*ple du Goût*, à repandre dans le Public des *Libelles* contre ses prétendus ennemis, & à réduire *Newton* à la portée de tout le monde, se fut remis de bonne grace à refondre & à rebâtir sa *Henriade*, après tous les avis qu'on lui a donnés, toutes les lumières qu'il a acquises, toutes les facilités que l'usage & l'habitude d'écrire, de penser & de sentir lui ont procurées, il auroit peut-être fait un Ouvrage digne d'aller à côté de ceux qu'on estime le plus.

J'ai lu & entendu dire souvent : *On ne critique que les bons Ouvrages, c'est même leur donner un degré de bonté qu'ils n'avoient pas.* Il s'ensuivroit de ce raisonnement, ou que tous les Ouvrages de V... qui ont essuyé souvent la censure la plus amère, sont bons, ou que tous les Ecrits de Fontenelle, qui ont obtenu dans tous les tems les éloges les plus distingués, sont mauvais. *FausSES conséquences !* Consultons

le sentiment des Auteurs. En est-il parmi eux à qui les Critiques fassent plus de plaisir que les applaudissemens ? L'amour propre, dont l'empire se fait sentir dans tous les hommes à chaque instant, démentiroit leur aveu. Il est donc vrai de dire que moins un Ouvrage prête à la satire, plus il doit être excellent ; que plus un Auteur entraîne les suffrages du grand nombre, moins il doit avoir mauvaise idée de ses productions. Celles de Fontenelle lui ont attiré autant de partisans, que celles de V... lui ont suscité d'antagonistes : mon dessein au reste n'est pas d'exalter l'un aux dépens de l'autre ; je conviendrais même que V... a le don de charmer & d'étonner ses Lecteurs, mais Fontenelle a le talent de les instruire & de captiver leur estime. Enfin pour critiquer comme il faut M. de V... & pour louer comme il convient M. de Fontenelle, il faudroit avoir le ca-

ractère de l'un & l'esprit de l'autre.



## VI.

### *Des Rois.*

**L**A puissance des Rois a été prise sur celle des peres ; ils sont à l'égard de leur peuple ce que sont les peres à l'égard de leurs enfans : une nation est pour son Roi, ce qu'une famille est pour son chef ; le respect & l'obéissance sont l'hommage des peuples, la vigilance & l'amour sont l'ame des Rois : la soumission des uns & l'autorité des autres feront leur durée & leur bonheur.

Ce n'est pas sans raison que les Anciens ont dit dans leurs Ecrits que les peuples seroient heureux, quand les Rois seroient Philosophes, parce que la philosophie changeroit le Héros le plus sanguinaire & le plus cruel en un Héros humain & pacifi-

que, & le Prince borné, en un Prince éclairé.

Un Prince qui aime la Religion & qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte ou qui l'apaise : celui qui craint la Religion ou qui la hait est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent : celui qui n'a point du tout de Religion est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire & qu'il dévore.



## VII.

### *De la Cour.*

**L**A Cour, ce riant séjour des plaisirs, ce centre fameux où toutes les passions se réunissent, est le rendez-vous choisi des objets les plus propres à séduire les sens; c'est là qu'entraînée par le torrent de la coutume, l'ame se trouve envelop-

pée d'un tourbillon d'amusemens où son innocence lui échappe, presque sans qu'elle s'en apperçoive; c'est là que dans un chaos, que l'on ne débrouille pas aisément, on voit sortir du sein de la mollesse des femmes qui étalent avec art l'éclat dangereux de leurs charmes; c'est là que plus d'un Courtisan séducteur, tente adroitement par ses leçons voluptueuses d'amollir le cœur des Princes même.

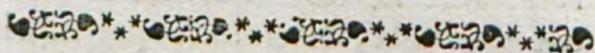
Le monde est semé de pièges & d'écueils contre lesquels l'innocence vient souvent se briser. Mais les plus pressans dangers viennent d'eux-mêmes s'offrir à la Cour; le monde est le théâtre de la séduction, mais c'est à la Cour qu'elle élève son trône, & qu'elle exerce son empire.

A la Cour l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, & la puissance disparoît. La politesse, qui naît de l'envie de se

distinguer, & qui flatte autant ceux qui sont polis que ceux à l'égard de qui ils le sont, est naturalisée à la Cour. Tel accable de caresses celui dont il machine la perte en secret. Ainsi à la Cour on devoit avoir toujours cette maxime présente à l'esprit: *Che ti fa piu carezze che non suole, o ta ingannato, o ingannar ti vuole.* On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif. On témoigne de la complaisance à un rival qu'on déteste intérieurement. Le vindicatif étouffe l'éclat de ses ressentimens; l'emporé se couvre du manteau de la douceur; l'homme intéressé fait l'apologie de la générosité, le traître celle de la fidélité, l'ingrat l'éloge de la reconnoissance.

Les femmes ont peu de retenue dans les Monarchies, parce que la distinction des rangs les appellent à la Cour, elles y vont prendre cet esprit de liberté, qui est le seul qu'on

y tolère: chacun se sert de leurs agrémens & de leurs passions pour avancer sa fortune; & comme leur foiblesse ne leur permet pas l'orgueil, la vanité, le luxe y regne toujours avec elles.



## VIII.

### *Des Courtisans.*

UN Courtisan est un homme qui ne blâme rien en général & n'approuve rien en particulier; qui ne dit jamais tout ce qu'il pense, & pense rarement ce qu'il dit; qui parle au Ministre avec liberté en public, & tremble tête à tête avec lui; qui protège en apparence, & n'oblige presque jamais; qui dans le plus grand desœuvrement conserve l'air occupé & distrait; qu'un regard du Souverain enyvre ou confond, qu'un mot élève ou fait disparoître. Enfin l'ambition dans l'oisiveté, la bassesse

dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'averfion pour la vérité, la flaterie, la trahifon, la perfidie, l'abandon de tous fes engagemens, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du Prince, l'efpérance de fes foibleffes, & plus que tout cela, le ridicule perpétuel jetté fur la vertu, font le caractère de la plûpart des Courtifans, marqué dans tous les lieux & dans tous les tems.

Le Courtifan s'étudie à cacher fon déréglement fous des dehors réglés, le petit Maître fait vanité de paroître encore plus dérégulé qu'il n'est; l'un penfe beaucoup avant que de parler, l'autre parle beaucoup & ne penfe guères; l'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après lui; le Courtifan témoigne de la complaifance à un rival qu'il détefte intérieurement, le petit Maître ne cache ni l'amitié ni le mépris qu'il a pour quelqu'un. Le  
lan-

langage du Courtisan est poli, flatteur, insinuant, celui du petit Maître est vain, familier & peu réfléchi.

Les vieux Courtisâns qui ont passé presque toute leur vie dans l'antichambre des Rois & des Ministres, sont comparables à saint Siméon le Stylite, qui demeura, dit-on, vingt ans en méditation sur une colonne de trente pieds de haut.



## IX.

### *Des grands Seigneurs.*

**U**N grand Seigneur est ordinairement un homme qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

D

Qu'un grand Seigneur qui paroît vous honorer de sa protection vous reconnoisse capable de lui rendre des services, de satisfaire son intérêt particulier, il tâchera de vous attacher à lui. Acceptez ses offres, vous en ferez la dupe; refusez-les, il tiendra des discours desavantageux sur votre compte; il renversera même vos projets de fortune, s'il en est instruit, parce que son rang lui assure l'impunité.



## X.

*De la Religion.*

**L'**HOMME pieux & l'athée parlent toujours de Religion; l'un parle de ce qu'il aime, & l'autre de ce qu'il craint.

Il est impossible que nous supposions que les Negres soient des hommes, parce que si nous les supposions des hommes, on commence-

roit à croire que nous ne sommes pas nous-même chrétiens.

La force des loix humaines vient de ce qu'on les craint, la force de la Religion vient de ce qu'on la croit.

Pour qu'une Religion attache, il faut qu'elle ait une morale pure; les hommes fripons en détail, font en gros de très-honnêtes gens, ils aiment la morale.

En fait de changement de Religion, les invitations sont plus fortes que les peines.

L'ignorance grossière, la science trop subtile nuisent également en matière de Religion. L'esprit fort est plus qu'impie, il n'a point de Religion; il attribue tout au cours de la nature; & le cours de la nature qu'il devoit attribuer à quelqu'Être indépendant, il l'attribue au hazard, au destin, à une certaine nécessité dont il ne veut point admettre d'origine.

Un homme sans Religion est non seulement dangereux mais encore méprisable ; il ne mérite la confiance de personne.

La Religion doit être l'objet principal & l'unique fin de l'homme ; elle est l'appui des familles, des trônes, des empires. Le bouleversement général que produisent libertinage & l'impiété, est une preuve de la nécessité d'une Religion. La nation qui en admet indifféremment plusieurs, fait penser qu'elle n'en a point ; elle est ordinairement fertile en révolutions.

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas toujours extrême ; mais dans celles que nous avons sur la Religion, comme par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vrai ; nous nous indignons contre ceux qui, au lieu

de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.



## XI.

### *De l'Homme.*

**C'**EST une chose étrange que l'Homme qui s'aime soi-même plus que toute chose, veuille connoître toute chose plutôt que soi-même. S'il pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité où sa raison se perd. Les Hommes, au plus haut point de leur perfection, sont toujours des Hommes foibles, inconstans, sujets à l'erreur & aux miseres humaines; enfin des êtres très-imparfaits: ils se dépouillent souvent de bien des préjugés reçus, pour en adopter de plus extravagans. Dans l'Homme tout est borné, si on le regarde par

rapport à Dieu; dans l'Homme tout est infini, si on le compare aux autres créatures. Il se trouve dans l'Homme un mélange singulier de perfections & de vices, de force & d'impuissance, de grandeur & de foiblesse, de talens & d'ignorance: on vante l'excellence de son esprit, la profondeur de ses connoissances, la fidélité de sa mémoire, le nombre de ses talens, tout cela doit être le sujet de son admiration & non le fondement de son orgueil. L'orgueil naît en l'Homme de l'idée trop avantageuse qu'il s'est formée de son prétendu mérite: il ne faut donc pour remédier à l'orgueil que s'apprécier soi-même avec justesse, mais qu'il est difficile de se peser exactement quand on tient soi-même la balance.





## XII.

### *Du Mariage.*

**L**A continence publique est naturellement jointe à la propagation de l'espèce. C'est une règle tirée de la nature ; moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages. Quelques soient les avantages qu'on trouve dans le mariage, ils ne valent pas souvent ce lui d'en être privé.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme, mais souvent le mari est cause que la femme a tort. La plupart des maris, par leurs soupçons impertinens, & leur brusquerie envers leurs femmes, sont à la fin devenus ce qu'ils appréhendoient d'être. La vie d'un jaloux se passe à chercher un secret dont la découverte détruit sa félicité.

La communauté des biens entre le mari & la femme est très-convenable dans le gouvernement Monarchique, parce qu'elle intéresse les femmes aux affaires domestiques, & les rapelle, comme malgré elles, au soin de leur maison.



### XIII.

#### *Des Femmes.*

**I**L est contre la raison & contre la nature que les Femmes soient maîtresses dans la maison, mais il ne l'est pas qu'elles gouvernent un empire; dans le premier cas, l'état de foiblesse où elles sont ne leur permet pas la prééminence; dans le second, leur foiblesse même leur donne ordinairement plus de douceur & de modération.

C'est un des avantages des charmes de la jeunesse dans les Femmes, que dans un âge avancé, un mari se  
 porte

porte à la bienveillance par le souvenir de ses plaisirs passés.

La destination des Femmes est de plaire, d'être aimables & d'être aimées; ceux qui ne les aiment point ont encore plus de tort que ceux qui les aiment trop.

Il y a des Femmes qui sous prétexte d'avoir l'inclination solitaire, cherchent volontiers des routes écartées, où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

L'air indécent de certaines Femmes annonce qu'on en peut facilement triompher.

Une jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'espérance de plaire est bien embarrassée. Quel parti prendre pour réussir dans le monde? Est-elle simple? on s'en dégoûte; prude? on la fuit; coquette? on l'abandonne. Pour bien faire, il faudroit qu'elle fût simple, prude & coquette tout ensemble: la

simplicité attire, la pruderie retient, & la coquetterie amuse.

Notre liaison avec les Femmes est fondée sur le bonheur attaché aux plaisirs des sens, sur le charme d'aimer & d'être aimé, & sur le désir de leur plaire, parce que ce sont des Juges très-éclairés sur une partie de choses qui constituent le mérite personnel. Ce désir général de plaire produit la galanterie, qui n'est point l'amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel mensonge de l'amour.

Les Femmes pardonnent ce que les mouvemens de tendresse font hazarder; mais elles ne pardonnent point (du moins extérieurement) les témérités qui ne sont fondées que sur la facilité qu'on se promet de trouver auprès d'elles.

Il est bien difficile que la méchanceté du Public respecte une liaison intime & fondée sur le goût de la

vertu entre des personnes de différens sexe.

On ne parle pas assez des Femmes vertueuses, & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas. Nous ne parlons pas de celles qui nous sont indifférentes, nous sommes prévenus pour celles que nous aimons & contre celles dont nous n'avons pû nous faire aimer.

Pourquoi est-il plus honteux à un sexe qu'à l'autre de succomber à l'amour? S'il est vrai que les Femmes soient plus foibles que les hommes, leurs chûtes devroient être plus pardonnables.

La dépravation est telle aujourd'hui que plus une Femme est estimable, plus on la trouve ridicule. Je ne dis pas que ce soient les Femmes seules qui lui fassent cette injustice (cela seroit tout simple) mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est que ce sont les hommes, eux qui leur demandent sans cesse des sentimens.

La plûpart des Femmes sont plus jaloufès de leur réputation fur la beauté que fur l'honneur, & telle feroit plus fâchée d'être furprife à fa toilette qu'avec un amant. Cela ne doit point furprendre; la premiere vertu, felon elles, est de plaire, & malheureusement pour plaire aux hommes, la beauté est souvent un moyen plus sûr que la fageffe: il est vrai que la beauté ajoute beaucoup au mérite d'une Dame, & qu'il ne faut pas moins qu'un mérite éminent pour rendre la laideur fupportable.

La vertu & la beauté ont prefque toujours été deux ennemis irréconciliables; une Femme qui fçait les allier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu des Femmes encore plus que la beauté.

La fervitude des Femmes est très-conforme au génie d'un Etat despo-

tique qui aime à abuser de tout. On est bien plus heureux de vivre sous des Gouvernemens qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agrément semble parer la société, & où les Femmes se réservant au plaisir d'un seul, servent encore à l'amusement de tous.

La clature des Femmes (en Orient) suit naturellement de la poligamie, l'ordre domestique le demande ainsi; un débiteur insolvable cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers. On trouve des mœurs plus pures dans les divers Etats d'Orient, à proportion que la clature des Femmes y est plus exacte. C'est pour cela que dans les Empires du Turc, de Perse, de Mogol, de la Chine & du Japon, les mœurs des Femmes sont admirables. On ne peut pas dire la même chose des Indes: à Patane la lubricité des Femmes est si grande, que les hommes sont contraints de se faire de certai-

nes garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprifes. Il y a des climats où le phisque a une telle force, que la morale n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une Femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle; dans ces Pays au lieu de preceptes, il faut des verroux.

Une Femme galante traite les hommes comme un habile joueur d'échets en use avec ses pions; elle ne s'attache pas assez à un seul, pour n'avoir par l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages.

Les Femmes sont comme des enigmes, & en général elles ont cela de commun avec les enigmes, qu'elles cessent de plaire après qu'on les a devinées.

Les Femmes en général aiment mieux les Tragédies que les Comédies. En voici peut-être la raison, dit M. Pope c'est que dans les Tra-

gédies leur sexe, pour l'ordinaire, est adoré, déifié; au lieu que dans les Comédies, il est tourné en ridicule.



#### XIV.

##### *De la Beauté.*

**L**A Beauté est un grand don de la nature & sert à l'homme d'une forte recommandation dans le monde. Elle a, comme l'aiman, une vertu secrète qui attire l'admiration des mortels, & particulièrement du sexe, qui considère rarement ce qu'un vase contient, pourvu qu'il soit d'une belle porcelaine: cependant cela n'est pas toujours vrai, car souvent: *Non e bello, quel ch'e bello, ma quel, che piace.*

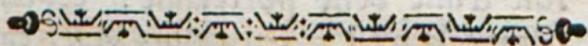




## XV.

*Du Naïf.*

**L**E Naïf, cette expression vive du sentiment, dont le propre est de se peindre lui-même aussi rapidement au dehors, qu'il a été vivement conçu au dedans, n'est point du ressort de l'art: tel que cette rougeur ingénue, qui tout-à-coup, & sans le consentement de la volonté, trahit les mouvemens secrets d'une ame encore neuve: le Naïf échappe sans qu'aucune réflexion l'ait préparé ou l'accompagne, il ne peut-être ni commandé ni retenu.



## XVI.

*Du Plaisir.*

**V**OULOIR se soustraire au Plaisir, c'est une chimère: lui obéir en esclave, c'est se dégrader.

Il y a plus de danger à se livrer entièrement au Plaisir, qu'à s'en priver tout-à-fait; l'un & l'autre sont contre la raison.

On distingue les Plaisirs de l'ame de ceux des sens, mais ces derniers ne sont pas totalement indépendans des autres, & l'on ne peut, je crois, avoir aucune satisfaction où l'ame n'ait aucune part.

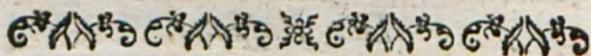


## XVII.

### *Des Passions.*

**L**A Passion étant une affection de l'ame, dépendante du caractère, il n'est pas libre d'avoir ou de n'avoir pas des Passions, parce que l'ame n'est pas la maîtresse de recevoir ou de ne pas recevoir une impression; mais la liberté de l'ame consiste à consentir ou à ne pas consentir à l'effet de cette impression: cette liberté est donnée à tout le monde.

Nous éprouvons d'ailleurs des passions dès la plus tendre enfance; nous sentons avant que de penser. Ce sont donc des présens de la nature, ou pour mieux dire des dons de Dieu: car le Philosophe n'entend autre chose par la nature, que la main bienfaitrice du Tout-puissant. Or Dieu n'a point fait sans doute à ses créatures des présens empoisonnés; nos Passions sont donc innocentes dans leur principe, mais notre raison doit en régler l'usage.



## XVIII.

### *De l'Amitié.*

**T**OUT ce qui est parfait est rare, l'Amitié exige trop de perfections pour être commune.

L'estime ne fait pas toujours naître l'Amitié, & l'amour n'inspire pas toujours de l'estime.

Un ami inutile est comme une belle Maison de Campagne dont on ne tire aucun revenu, mais qui coûte beaucoup à entretenir.

Les amis de notre siècle ne ressemblent pas mal à la fausse monnoie, ils en ont le brillant & le peu de la valeur.

Un ami d'une humeur inégale est comme un bon mets mal apprêté. La simplicité forme l'amitié, la complaisance la nourrit, la droiture du cœur la conserve; mais la grande familiarité qui ouvre la porte à l'amour, la ferme souvent l'Amitié, ou du moins l'affoiblit beaucoup, & une foible Amitié n'en mérite plus le nom.

Quoique l'Amitié ne soit point intéressée, les soins officieux lui plaisent; les bons offices sont pour les amis ce que sont les caresses aux amans, non des motifs pour commencer à s'aimer, mais des raisons pour s'aimer davantage, semblables

à l'haleine du vent qui n'engendre pas la flamme, mais la rend plus ardente.



## XIX.

### *De l'Amour.*

**L'**AMOUR cause d'étrange métamorphoses, la fierté s'humanise, la dévote écarte ses scrupules, la prude ne sauve que les apparences, la farouche ne l'est point dans le particulier, l'indifférente ne l'est qu'un tems.

Un leste équipage & une grande magnificence, deux articles qui font faire autant de chemin en amour que le vrai mérite.

L'Amour ne seroit plus Amour, s'il ne se plaisoit à renverser les fortunes de son empire.

L'Amour est plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus

raisonnable. L'Amour naît brusquement & s'évanouit de même. L'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'Amour s'attache aveuglement, l'amitié est éclairée dans ses choix : l'Amour entraîne les dégouts, il est sujet aux révolutions ; l'amitié est au-dessus des caprices, elle n'est sujette qu'à des rares & de legeres vicissitudes. L'Amour se refroidit par les caresses, se ralentit par les faveurs ; l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amitié est sage, tranquille, attachée à la modération ; l'Amour au contraire est brusque, turbulent, excessif dans sa délicatesse. L'Amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte, mais moins forte qu'un homme.

Quoique l'Amour ne soit ordinairement qu'une folle passion, c'est lui qui rend le cœur moins farouche, de

caractere plus liant , l'humeur plus complaisante. On s'accoutume en aimant à plier sa volonté au gré de la personne chérie ; on contracte par-là l'heureuse habitude de commander à ses désirs, de les maîtriser & de les réprimer, de conformer son goût & ses inclinations aux lieux, aux tems, aux personnes.

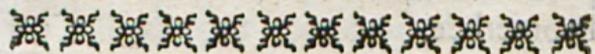
Il est une sorte de jalousie, compagne inséparable d'un amour vif & délicat, elle n'exclut pas l'estime & n'est point injurieuse. On craint de perdre l'affection de ce qu'on aime, parce qu'on en connoît le prix ; on craint de déplaire à l'objet aimé, sans le soupçonner d'inconstance ; on craint son refroidissement, mais on est sûr de sa fidélité. Cette tendre appréhension est un aiguillon efficace qui réveille l'Amour, le rend actif & prévenant ; sans ce secours il languiroit par trop de sécurité.

Dans l'Amour on se connoît parce qu'on s'aime : dans l'amitié

on s'aime parce qu'on se con-  
noît.

Deux amans se cachent mutu lle-  
ment leurs défauts & se trahissent ;  
deux amis au contraire se les avouent  
& se les pardonnent.

On ne parle plus du bonheur qu'on  
a d'avoir une maîtresse ; on jouit da-  
vantage de celui qu'on a de possé-  
der un ami.



## XX.

### *Des Physonomies.*

**I**L n'est pas plus nécessaire d'être  
grand Physonomiste pour devi-  
ner la qualité de l'esprit par la figure,  
ou la forme des traits, lorsqu'ils sont  
marqués jusqu'à un certain point,  
qu'il l'est d'être grand Médecin, pour  
connoître un mal accompagné de  
tous ses symptomes évidens. Exa-  
minez les portraits de *Locke*, de

*Boerhaave*, de *Montesquieu*, de *Maupertuis*, &c. vous ne ferez point surpris de leur trouver des *Physionomies* fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand génie, même souvent l'honnête honnête homme du fripon.

On a remarqué, par exemple, qu'un Auteur célèbre réunit dans son portrait l'air d'un filou avec le feu de *Prométhée*.

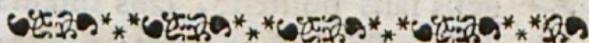


## XXI.

### *Des Consolations.*

**I**L n'y a rien de si affligeant que les Consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remèdes, de la fatalité du destin, & du malheur de la condition humaine; c'est se moquer de vouloir adoucir un mal par la considération que l'on est né misérable; il vaut bien mieux enle-

enlever l'esprit hors de ses réflexions,  
& traiter l'homme comme sensible,  
au lieu de le traiter comme raison-  
nable.



## XXII.

### *De la Raillerie.*

**C'**EST entre les égaux que la Raillerie est permise; c'est alors un jeu d'esprit innocent, un ingénieux combat dont le sort changeant & mobile amuse agréablement, & pourvu que les combattans soient à-peu-près de même force; car railler quelqu'un qui n'a pas reçu du Ciel le don de la repartie, c'est lâcheté. La Raillerie même entre égaux doit être rare, délicat & modérée; elle ne doit relever que des fautes légères, dont la conviction n'entraîne point avec soi le deshonneur & l'infamie, & ne fasse point à l'amour propre une plaie trop sensible.

F



## XXIII.

*De la Société.*

**B**ANNISSEZ de chez vous les gens sans politesse, sans mœurs sans délicatesse & sans goût; écarterz aussi les dévotés & les précieuses, les pédans & les petits maîtres, ce qui vous restera pourra former la bonne compagnie; ce sera une Société de gens de bien, d'une humeur facile & liante, où la vertu, le bon ordre & les bienséances seront toujours respectées. On y fera un fond commun d'enjouement & d'esprit; la liberté y aura place; la licence en sera exclue; on y admettra le plaisir sans en bannir la sagesse.

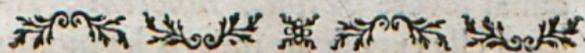


## XXIV.

*De la Réputation.*

**L'**AMOUR de l'estime & des applaudissemens se fait connoître on nous dès l'enfance; le désir d'une

bonne Réputation naît , pour ainsi dire , avec nous , c'est le cri de la nature ; la Réputation satisfait même le sage ; tout le reste est vain & frivole à ses yeux ; les richesses sont un écueil dangereux pour la vertu ; les plaisirs deviennent très-souvent des amusemens coupables , & les talens une source féconde de jalousie & haine ; la vie même n'est qu'un songe qui s'évanouit dans un instant. Mais la Réputation est bien durable & flatteur ; elle nous reproduit , pour ainsi dire , dans les lieux où nous ne sommes point.



XXV.

*De la Calomnie.*

**L**E but du Calomniateur est de jeter un ridicule sur le mérite & la vertu : de ses lèvres découle un poison funeste ; son silence même est souvent plus meurtrier que ses discours ;

il paroît quelquefois sincere dans ses démarches, dans le fond c'est un monstre dont on doit fuir la présence. Il loue souvent en face ceux qu'il déchire en secret; c'est un serpent qui aiguise ses traits dans le silence pour percer dans l'obscurité; c'est le fléau des sociétés, parce qu'il n'en respecte point les plus fermes appuis. Il tient le discours insensé de ce Lacédémonien, qui disoit: *Qu'éta t homme libre, on ne pouvoit lui contester le droit de mentir.* Ici la Calomnie triomphe du vertueux *Socrate*; là elle mene devant un Tribunal sévère *Scipion innocent*; ailleurs elle expose au mépris les mœurs pures de *Caton*; par elle *Aristide* est condamné à l'exil. En faut-il davantage pour rendre ce vice odieux à tout le genre humain?





XXVI.

*De la Vertu.*

**Q**U'EST-CE que la Vertu? C'est la fidélité constante à remplir les obligations que la raison nous dicte; & qu'est-ce que la raison elle-même? C'est une portion de la sagesse divine dont le Créateur a orné nos ames pour nous éclairer sur nos devoirs.

La place naturelle de la Vertu est auprès de la liberté, mais elle ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la servitude.

Je ne puis croire, comme quelques-uns le prétendent, que les vices concourent autant au bonheur de la société que les Vertus. Ils produisent à la vérité des événemens qui tournent quelquefois au profit de la société, mais c'est toujours aux dépens de son bonheur qui ne peut résulter que des Vertus.



## XXVII.

*Des Louanges.*

**O**N doit être flatté des Louanges de ceux qui n'en donnent pas indifféremment à tout le monde.

Louer des gens en face, c'est supposer qu'ils aiment les Louanges; louer à la face de toute la terre des hommes connus pour n'être rien moins que louables, c'est impudence; louer des Grands qui veulent être loués sans qu'ils songent à mériter de l'être, c'est lâcheté; enfin faire métier de louer, c'est folie.



## XXVIII.

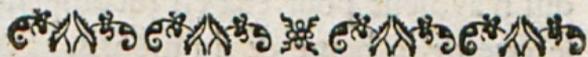
*De la Flatterie.*

**I**L n'étoit pas permis aux victorieux des jeux olympiques de se faire dresser des statues plus grandes que

le naturel; ceux qui avoient la direction des jeux, les faisoient rompre, lorsqu'il s'en rencontroit quelqu'une; ainsi la renommée brise la statue de ceux que la Flatterie élève.

Je ne hais rien tant que la Flatterie, & je la prens aussi-bien que le mensonge pour le témoignage d'une ame basse.

Tout le monde s'emporte contre la Flatterie, & personne ne se fâche sérieusement contre les Flatteurs.

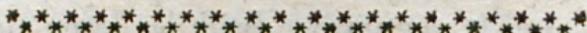


## XXIX.

### *De la Vérité.*

**C'**EST un pésant fardeau que celui de la Vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux Princes; ils doivent bien penser que ceux qui le font y sont contraints, & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur

devoir, leur respect & même leur amour.



### XXX.

#### *Des Athéniens.*

**L**ES Athéniens étoient effrontés, babillards, fanfarons, éloquens, menteurs & braves, c'étoient les Gascons de la Grèce. Ils se croyoient fort au-dessus des Lacédémoniens, qui n'avoient pour eux en récompense que de la haine & du mépris.

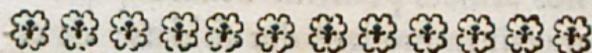


### XXXI.

#### *Des Lacédémoniens.*

**L**ES Lacédémoniens ne ressembloient pas mal aux Normands d'aprésent: ils étoient du pays de sagesse. Penser beaucoup, parler peu, être dissimulé, fourbe, très-adroit voleur, aimer la guerre au défaut des  
pro-

procès, & regarder tous les Grecs avec dédain, voilà ce qui constituoit l'essence d'un habitant de Sparte.



## XXXII.

### *Des anciens Romains.*

ON doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement tous les Peuples, ils ont renoncé à leurs usages, si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

La guerre leur étoit presque toujours agréable, parce que par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la leur rendre utile.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance & la valeur leur devinrent des vertus nécessaires, & elles ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie,

G

& de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Publius Nasica, sans besoins, leur fit construire une armée navale, on craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Ces hommes si endurcis étoient ordinairement sains; on ne remarque pas dans les Auteurs que les armées Romaines qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui que des armées sans avoir

combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

La principale attention des Romains étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux, & d'abord ils y mettoient ordre. La guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice; enfin jamais Nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant de hardiesse.

Carthage qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du désavantage; l'or & l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais. Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir. Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des Nations voisines

pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures; mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux, elle ne se déterminoit que par sa gloire; & comme elle n'imaginoit point qu'elle peut être, si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire un paix qu'elle n'auroit point imposée.

Je crois que la secte d'Epicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains; les Grecs en avoient été infatués avant eux, aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que de son tems les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec, au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné.

Enfin la République fut opprimée, & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; Il en faut

accuset l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne désire tout, que parce qu'il possède beaucoup.

Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage, ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi about-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce Senat n'avoit fait évanouir tant de Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts? On n'éleve donc sa puissance que pour la voir mieux renversée: les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber contre eux mêmes dans de plus heureuses mains.

Voici en un mot l'histoire des Romains; ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes, mais lorsqu'ils y furent parvenus, leur République ne put subsister, il fallut changer de gouvernement; & des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde, on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continue de prospérités, quand ils se gouvernerent sur un certain plan, & une suite non interrompue de revers, lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques qui agissent dans chaque Monarchie, l'élevent, la maintiennent ou la précipitent; tous les accidens sont soumis à ces causes, & si le hazard d'une bataille, c'est-à-dire, une cause particulière, a ruiné un Etat, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet Etat devoit périr par

une seule bataille : en un mot l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque sous les Empereurs toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs Princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des Généraux condamner à mourir leurs enfans, pour avoir sans leur ordre gagné la victoire. Mais quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces Nations, & si l'on lit les guerres de Bali-

faire contre les Gots, on verra un Général presque toujours désobéi par ses Officiers.



### XXXIII.

#### *Des Italiens.*

ON peut dire en général que les Italiens d'aujourd'hui sont très-civils & très-sobres: les voyageurs se ressentent facilement de cette dernière qualité. Ils ont naturellement de l'esprit, de la disposition pour l'étude, pour les arts, pour le commerce, pour la guerre même, & sur-tout un goût supérieur à celui de toutes les Nations pour la Peinture & pour la Musique. Mais la mollesse & l'oisiveté rendent souvent inutiles les talens que la nature leur donne; la fourberie, la perfidie & le soupçon ne sont point rares parmi eux. Leurs Prêtres sur-tout possèdent au souverain degré l'art de se faire valoir & de parvenir à leur

but; il y en a, dit-on, qui cachent un désir de vengeances sous des apparences si trompeuses, qu'il est impossible de s'en appercevoir que quand le coup est porté. Il ne faut pas croire que les assassins soient si communs en Italie que quelques Auteurs ont voulu le persuader. Les Italiens ont encore un penchant singulier pour la jalousie & pour l'amour; mais cette dernière passion n'est-elle pas le foible de tous les hommes?



XXXIV.

*Des Anglois.*

**L**Es Anglois prennent leur parti brusquement & l'exécutent de même; cela paroît par la quantité de gens qui se tuent eux-mêmes, & par le grand nombre de mariages inégaux qui se font parmi eux. On entrevoit en eux un petit reste de férocité, qui est le fond de leur ancien caractère; ils

tiennent quelque chose des différentes Nations qui les ont subjugués. Ils boivent comme les Saxons; ils aiment la chasse comme les Danois; les Normans leur ont laissé la chicane & les faux témoins; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les spectacles sanglans & pour le mépris de la mort. L'esprit de frivolité, si commun en France, commence à se répandre parmi eux; ils pourront à la vérité acquérir par ce moyen des airs, des manieres & de façons qui seront plus de notre goût, mais ils perdront aussi l'habitude de penser & d'écrire profondément.



## XXXV.

*Des François.*

**L**Es François ne parlent presque jamais de leurs femmes, c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux. Il

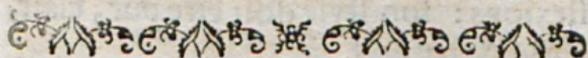
y a parmi eux des hommes très-malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux: aussi n'y a-t-il pas de pays où ils soient en si petit nombre qu'en France. Un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'un autre. Les François ne se piquent guères de constance; ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle de son côté leur promet qu'elle sera toujours aimable; & si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur. Le jeu est très en usage en France: le titre de joueur y tient même lieu de naissance. Les femmes qui veulent ruiner leurs maris ont

des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse, jusqu'à la vieillesse la plus décrépite: les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

Il y a des François fort singuliers qui ont un talent bien extraordinaire; ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire, & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit: ces sortes de gens sont adorés des femmes.

On dit que l'homme est un animal sociable; sur ce pied là il me paroît que le François est plus homme qu'un autre, c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la société. Mais on remarque parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais qui sont eux-mêmes la société universelle: ils se multiplient dans tous les coins, & peuplent

en un instant les quatre quartiers d'une Ville. On demande dans les Ecoles, si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux, ils font une preuve de ce que les Philosophes mettent en question.

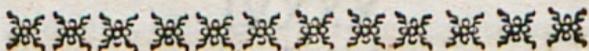


XXXVI.

*De l'Historien.*

UN Historien doit se regarder comme un homme sans préjugé, sans patrie & sans religion: alors il est exact pour ne rien omettre de ce qui appartient à son sujet; judicieux, pour ne rien dire d'inutile; pénétrant, pour découvrir les principes & les motifs qui ont mis en mouvement ceux qu'il représente, attentif, pour distinguer le vrai du vraisemblable; impartial, pour que ni l'éducation, ni l'inclination, ni la passion ne conduisent jamais sa plume; modéré, sage, circonspect, pour ne rien blâmer qu'au-

tant que la probité le demande & que l'humanité le permet: il doit être vif, éloquent & pathétique, même dans les descriptions; net & précis dans les narrations; vrai & élégant dans ses portraits; juste & éclairé dans ses réflexions: son style doit être pur, clair, varié & naturel.



## XXXVII.

*De l'Histoire.*

**L** Es principaux avantages de l'Histoire sont de mettre sous nos yeux les choses passées, qui nous seroient sans son secours aussi cachées que les choses à venir: c'est l'Histoire qui nous fait remarquer le tems & le lieu où chaque action s'est faite; c'est elle qui donne un frein aux passions des Grands, en leur faisant craindre la justice sévère des Historiens. Témoin cet Empereur Romain, qui pour dérober la connoissance de ses

crimes au tribunal de l'Histoire, alla se cacher dans l'Isle de *Caprée*; c'est dans l'Histoire où les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & où ils viennent subir les jugemens de tous les peuples du monde; c'est par l'Histoire que l'on découvre le lustre superficiel de la flatterie; elle nous fait connoître les desseins, les succès, ou les infortunes des grands Hommes, les terribles revers de la fortune, l'origine, les progrès & la décadence des Lettres, des Arts, des Sciences, du Commerce, des Empires. Chacun peut encore regarder l'Histoire comme une Maîtresse tranquille, patiente, désintéressée, qu'on peut consulter à toute heure sans crainte d'être rebuté ou de donner à gauche. D'ailleurs ne faire cas de la naissance & des dignités que pour servir utilement sa patrie; de la science & des talens, que pour éclairer les autres; des richesses & du crédit, que pour soulager les malheureux, pardonner à

ses ennemis, préférer le bien public à tout, lui sacrifier son repos, sa fortune, sa vie même, s'il le faut; être fidèle à son Prince; être actif, integre, désintéressé, incorruptible dans les charges & les emplois, c'est dans ces nobles sentimens que nous affermit l'Histoire lue avec réflexion, & non par une simple curiosité.



### XXXVIII.

#### *Des Loix.*

**P**ARCOUREZ l'histoire des Nations; vous sentirez le besoin des Loix; elles font la gloire & le soutien des Empires, ils ne sont jamais tombés qu'avec elles. Dès qu'elles viennent à perdre leur force & leur vigueur, il est nécessaire que ces grands corps, dont elles étoient les ames, périssent & se détruisent. L'extinction des Loix fait sur eux le même effet que la mort fait sur nous.

Il fut un tems où le droit étoit l'objet des connoissances de tous ceux qui se destinoient aux emplois civils, où l'on ne faisoit pas gloire d'ignorer ce que l'on doit sçavoir & de sçavoir ce que l'on doit ignorer, où la facilité de l'esprit servoit plus à apprendre sa profession qu'à la faire, & où les amusemens continuels n'étoient pas même l'attribut des femmes.

J'avoue que quand on jette les yeux sur les monumens de notre Histoire & de nos Loix, il semble que tout est mer & que les rivages mêmes manquent à la mer; mais tous ces écrits froids, secs, insipides & durs, il faut les dévorer, comme la Fable dit que Saturne dévorait des pierres.

C'est le discours raisonné, vague & trop étendu sur chaque Loi qui forme dans la plupart des livres de Jurisprudence, le dédale des Loix, selon l'expression ordinaire; un Dictionnaire des Loix, l'ordre alphabétique, seroit le vrai fil d'Ariadne qui romproit

H

toutes les complications, les nœuds, le labyrinthe où se perd la chicanne.

Lorsqu'un peuple est corrompu par les Loix, le mal est incurable, parce qu'il est dans le remède même.

Pourquoi les gens de la Loi ont-ils noyé la droite raison, & l'équité dans un déluge de procédures, de formalités & de chicannes raffinées ? C'est pour mettre à profit les démêlés de leurs concitoyens & s'enrichit par leurs méfintelligences.

Il n'en est pas des Loix primitives, comme de celles qui régulent les droits des particuliers, il faut avoir étudié celles-ci pour les connoître, elles ne sont écrites que dans les livres.

La liberté consiste principalement à ne pouvoir être forcé de faire une chose que la Loi n'ordonne pas. Toutes les fois que l'on défend une chose naturellement permise ou nécessaire, lon ne fait que rendre malhonnêtes-gens ceux qui la font.

Les Loix des Etats Monarchiques

ont tant de règles, de restrictions, d'extentions, qui multiplient les cas particuliers, qu'elles semblent faire un Art de la raison même.

S'il est vrai que le caractère de l'esprit & les passions du cœur soient extrêmement différents dans les divers climats, les Loix doivent être relatives & à la différence de ces passions, & à la différence de ces caractères.

Si quelqu'un (Loi de Moÿse) frappe son esclave & qu'il meure sous sa main, il sera puni; mais s'il survit un jour ou deux, il ne le sera pas, parce que c'est son argent. Quel peuple où il falloit que la Loi civile se relâchât de la Loi naturelle! Quand la Sagesse divine dit au peuple Juif, je vous ai donné des préceptes qui ne sont pas bons, cela signifie qu'ils n'avoient qu'une bonté relative: ce qui est l'éponge de toutes les difficultés que l'on peut faire sur les Loix de Moÿse.

Le style des Loix doit être concis & simple, l'expression directe s'entend toujours mieux que l'expression réfléchie: les Loix ne doivent point être subtiles; elles sont faites pour des gens de moindre entendement; elles ne sont point un Art de Logique, mais la raison simple d'un pere de famille.

Les Loix inutiles affoiblissent les Loix nécessaires; il ne faut point faire de changement dans une Loi sans une raison suffisante; lorsqu'on fait tant que de rendre raison d'une Loi, il faut que cette raison soit digne d'elle; en fait de présomption, celle de la Loi vaut mieux que celle de l'homme: il faut éclairer l'histoire par les Loix, & les Loix par l'histoire.

Il y a cette différence entre les Loix & les mœurs, que les Loix régulent plus les actions du citoyen, & que les mœurs régulent plus les actions de l'homme.

L'abus que les Magistrats peuvent faire des Loix, n'autorise personne à

s'y soustraire ; ils ont eux-mêmes un Juge auquel ils sont soumis.

C'est un beau spectacle que celui des Loix féodales. Un chêne antique s'éleve, l'œil en voit de loin les feuillages : il approche, il en voit la tige, mais il n'en apperçoit point les racines ; il faut percer la terre pour les trouver.

La science du droit semble à présent toute reléguée dans les Ecoles, où la teinture qu'on en prend est même si legere, qu'à peine l'esprit des Etudians peut en conserver quelque trace ; cependant soit qu'on considere la connoissance des loix par leur beauté, soit qu'on envisage leur utilité, & les besoins surtout qu'en ont les Juges, on est bien surpris de voir une science si belle, si utile & si nécessaire abandonnée même par les Magistrats. En vain objectent-ils contre cette étude son immensité, il suffit que l'étude du Droit soit nécessaire, pour que tout Juge qui l'omet soit inexcusable ; mais ils cherchent des titres honorables, &

ils se trompent lourdement ; car rien ne deshonne plus que d'exercer une fonction qu'on est incapable de bien faire.

Il y a encore des Magistrats qui prétendent que les Loix étant fondées sur les notions invariables de l'équité naturelle, & la raison gravant ces notions dans tous les cœurs, il ne faut pas tant d'étude, & qu'avec un peu de sens commun, on peut décider presque toutes les plus grandes difficultés, aussi bien que le Jurisconsulte le plus profond & le plus laborieux. On répond à cette objection en faisant voir, 1<sup>o</sup>. combien l'équité qui est le fondement des Loix & le fruit d'une méditation profonde, est supérieure à cette équité qui se présente d'abord à l'esprit ; 2<sup>o</sup>. que ce prétendu sens commun, quand il suffiroit à un Juge pour se déterminer sûrement, seroit insuffisant pour ramener à son avis un autre Juge, qui, prétendant avoir le sens aussi droit que le premier, seroit ce-

pendant d'un avis contraire ; 3<sup>o</sup>. enfin que l'esprit le plus sensé & le mieux instruit des Loix & de l'usage pouvant s'égarer, ce n'est qu'en confrontant son sentiment avec les Loix & les meilleurs Interprètes, qu'il peut s'assurer qu'il est dans le vrai chemin.

Pour rendre ces vérités plus sensibles, voici une comparaison aussi frappante que juste & applicable à toutes les sciences. Un homme qui voudroit exercer les fonctions de judicature avec le seul secours du sens commun, peut être comparé à un Architecte qui voudroit élever un mur, avec le secours de ses yeux seuls. Quelque excellente que fût sa vue, il se flatteroit en vain de mettre ce mur parfaitement à plomb, s'il n'y employoit les instrumens qui sont d'usage en pareil cas. On n'hésiteroit pas à reconnoître la même chose de la profession de Juge, si les effets des mauvais jugemens se faisoient sentir aussi aisé-

ment que ceux d'une mauvaise maçonnerie.



### XXXIX.

#### *De l'Oisiveté.*

**R**IEN n'est plus terrible pour les hommes que le désœuvrement perpétuel dans lequel ils languissent presque tous. Cette nonchalance fatale, livre l'esprit aux idées les plus dangereuses: l'imagination naturellement vicieuse les adopte & les étend. La passion déjà née, en prend plus d'empire sur le cœur; ou s'il est encore exempt de trouble, ces phantômes de volupté que l'on se plaît à se représenter, le disposent à la foiblesse.

Quand seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être point troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes

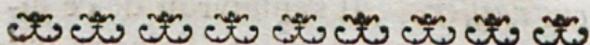
tes

tes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme : moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister : accoutumée à livrer ainsi son cœur aux charmes de la mollesse, un Amant tendre, ardent, empressé viendra se jeter à ses genoux, y portera ses larmes & ses transports ; comment pourra-t-elle triompher d'une si dangereuse occasion ?

L'ennui est un mal dont chacun a le remède entre les mains ; une femme, (disoit un Auteur grave & plaisant tout ensemble, (qui s'amuse à chercher ses puces, est préférable à un Moine qui s'ennuie.

Il est honteux de se reposer, avant que d'avoir travaillé ; le repos est une récompense qu'il faut avoir méritée ; il faut même se persuader que le travail est une des sources du plaisir, & peut-être la plus certaine. Une vie oisive est une vie nécessairement triste.

Tout ce que la Morale a pu dire contre l'Oisiveté, sera encore trop foible, lorsqu'on n'en fera pas un crime d'Etat ou Capital, parce qu'elle est le germe de tous les crimes. L'imagination humaine, on ne scauroit trop le répéter, a besoin d'être nourrie; lorsqu'on ne lui présente pas des objets véritables, elle s'en forme d'une phantaisie dirigée par le plaisir ou l'utilité momentanée. Intertogez les scélérats que la Justice est obligée de faire expirer dans les supplices, ce ne sont pas ordinairement des Artisans ou des Laboureurs. Les travailleurs pensent au travail qui les nourrit; ce sont des oisifs que la débauche ou le jeu, enfans de l'Oisiveté, ont portés à toutes sortes de crimes. C'est à cette pernicieuse Oisiveté que l'on doit attribuer la plupart des séditions & des guerres civiles, & peut-être la chute de la République Romaine.



XL.

*Des Richesses.*

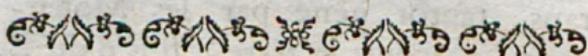
**L**ES Richesses ne font pas ordinairement un grand homme, c'est de ce principe qu'il faut partir pour choisir un état.

Si l'on est riche, quelque inepte que l'on soit, on aspire à tout, on parvient quelquefois à tout; & c'est par l'argent que l'on obtient une place, dont le désintéressement & la droiture sont les premiers devoirs.

On dit qu'un homme opulent est incapable d'enfanter de grandes productions, parce que son aisance l'empêche de faire les études & les démarches nécessaires pour y parvenir; & Charles XI. disoit au sujet de la fortune des Artistes, qu'il falloit les trainer comme des chevaux dont on veut tirer un bon service, *les bien nourrir & ne les point trop*

*engraisser.* Il s'ensuivroit de ce jugement, que plusieurs Peintres qui ont été riches, tels que Rubens, le Lorrain, le Brun, Mignard, Louis Boulogne n'auroient pu depuis leurs Richesses acquises, enfanter des chefs-d'œuvres, ce qui n'est pas vraisemblable. Il faut donc prendre le point juste de cette observation littéraire. On doit entendre qu'un Artiste jeune, & dans le train des études, seroit détourné de certains travaux, s'il étoit opulent; on veut dire qu'en ouvrant cette carrière, il est à propos de n'avoir qu'une fortune médiocre, afin que le desir d'une meilleure encourage, & que la possession actuelle d'une plus abondante, n'inspire pas l'amour du plaisir, le luxe, l'orgueil, trois ennemis mortels du travail & des grands succès.





XLI.

*Du Commerce.*

L'ENVIE de plaire établit les pures & les modes; les modes font un objet important: à force de se rendre l'esprit frivole, on augmente sans cesse les branches de son Commerce.

Le Commerce guérit des préjugés destructeurs; par-tout où il y a des mœurs, il y a du Commerce, & par-tout où il y a du Commerce, il y a des mœurs douces. Le Commerce corrompt les mœurs pures, il polit & adoucit les mœurs barbares.

La liberté du Commerce n'est pas une faculté accordée aux Négocians de faire ce qu'ils veulent; ce qui gêne le Commerçant, ne gêne pas pour cela le Commerce. Le Commerce tantôt détruit par les Conqué-

rans, tantôt gêné par les Monarques, parcourt la terre, fuit d'où il est opprimé, se repose où on le laisse respirer. Il régné aujourd'hui où l'on ne voyoit que des déserts, des mers & des rochers; là où il régnoit, il n'y a que des déserts.

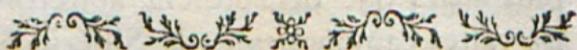
L'histoire du Commerce est celle de la communication des peuples; l'effet du Commerce sont les richesses, la suite des richesses le luxe, celle du luxe la perfection des Arts. Ce seroit une belle partie de l'histoire du Commerce que l'histoire du luxe.

L'esprit de conquête & l'esprit de Commerce, s'excluent mutuellement dans une Nation; mais ajoutons aussi une observation qui n'est ni moins assurée, ni moins important, c'est que l'esprit de conquête & l'esprit de conservation ne sont pas moins incompatibles; c'est - à - dire, que lorsque la Nation conquérante cesse de l'être, elle est bientôt subjuguée;

mais l'esprit de Commerce est toujours accompagné de la sagesse nécessaire pour la conservation, il cherche moins à étendre des frontières, qu'à bâtir des forteresses pour sa tranquillité.

La Nation Moscovite étoit comme ignorée en Europe, avant que le Czar Pierre eut entrepris de la rendre commerçante; sa force augmente selon son progrès de Police & de Commerce, & non selon son progrès de terrain qui a toujours été immense. Sa nouvelle Marine & le Port de Petersbourg, construit presque malgré la nature, lui sont plus utiles que ne l'étoient autrefois les vastes campagnes de la Sibérie & de la Tartarie; mais elles vont le devenir par les grands établissemens de cet Empereur, dont tout se ressent de proche en proche: la force d'un Etat ne doit donc pas se mesurer au terrain, mais au nombre des citoyens & à l'utilité de leurs travaux.

L'Architecte qui bâtit un édifice, doit commencer par assurer les fondemens & les murs, sans quoi il ne peut avoir aucun dessein utile. Cet objet rempli, son imagination se promene librement sur toute sorte d'embellissemens; de même le Législateur, après avoir assuré la nourriture de son peuple, doit ouvrir la porte à toutes sortes d'industries, parmi lesquelles le Commerce maritime doit tenir sans contredit la premiere place, parce qu'il augmente notre balance de Commerce, en quoi consiste le véritable profit de la Nation.



## XLII.

### *Du Luxe.*

**L**E Luxe est toujours en proportion avec l'inégalité des fortunes; si dans Etat les richesses sont également partagées, il n'y aura point

de Luxe; car il n'est fondé que sur les commodités qu'on se donne par le travail des autres. Pour que les richesses restent également partagées, il faut que la loi ne donne à chacun que le nécessaire physique; si l'on a au-delà, les uns dépenseront les autres acquerront, & l'inégalité s'établira. Comme par la constitution des Monarchies, les richesses y sont inégalement partagées, il faut bien qu'il y ait du Luxe; si les Riches n'y dépensent pas beaucoup, les Pauvres mourront de faim. Ainsi pour que l'Etat Monarchique se soutienne, le Luxe doit aller en croissant du Laboureur à l'Artisan, aux Négocians, aux Nobles, aux Magistrats, aux Grands Seigneurs, aux Princes.

Les vagues déclamations qu'on a fait sur le Luxe & les ouvriers, partent moins d'une saine connoissance ou d'une sage sévérité de mœurs, que d'un esprit chagrin & envieux.

Si les hommes étoient assez heureux pour se conduire par la pureté des maximes de la religion, ils n'auroient plus besoin de loix; le devoir serviroit de frein au crime & de motif à la vertu, mais malheureusement ce sont les passions qui conduisent, & le Législateur ne doit chercher qu'à les mettre à profit pour la société. Le militaire n'est valeureux que par ambition, & le Négociant ne travaille que par cupidité, souvent l'un & l'autre pour se mettre en état de jouir voluptueusement de la vie; & le Luxe devient un nouveau motif de travail, parce qu'ils verroient bientôt la fin de leurs richesses, s'ils ne travailloient pour les conserver ou pour en acquérir de nouvelles.





XLIII.

*Des Impôts.*

**L'**IMPOSITION des subsides est de deux espèces; l'une arbitraire, comme la Taille, la Capitation; l'autre dépendante de la consommation, comme les Gabelles, les Aydes, &c. Dans le premier cas, c'est avec des exécutions militaires que le Receveur tire avec peine un écu du Laboureur & de l'Artisan, qui dans l'autre paie annuellement sans attention, & quelquefois gaie-ment cinquante francs de sel ou de vin: c'est que l'Impôt sur la denrée ne lui paroît qu'une plus value de denrée, encherie également pour tous; au lieu que dans l'Impôt personnel, il croit toujours être taxé injustement, & il ne manque pas d'objets de comparaison qui le persuadent.

Les revenus de l'Etat sont une portion que chaque citoyen donne de son bien pour avoir la sûreté de l'autre, ou pour en jouir agréablement. Pour bien fixer ces revenus, il faut avoir égard & aux nécessités de l'Etat, & aux nécessités des citoyens; les besoins imaginaires sont ce que demandent les passions & les foiblesses de ceux qui gouvernent.



#### XLIV.

##### *De l'Agriculture.*

**L'**AGRICULTURE doit être chez nous le premier objet du Commerce. Elle ne peut être négligée sans des pertes irréparables: la terre ne manifeste ses vertus, & ne répand ses bienfaits que par une culture assidue & laborieuse; ceux à qui elle refuse ses dons, sont obligés de les aller recevoir d'elle à tra-

vers les périls d'une longue & pénible navigation.

Dire à l'honneur de l'Agriculture que les Romains ont tiré des Dictateurs de la charrue, que les Empereurs Chinois ont pris des successeurs dans le labourage, & qu'ils ont labouré eux-mêmes; ce sont des lieux communs de déclamation qui ne prouvent que des goûts particuliers, souvent déplacés. Le meilleur encouragement pour le Laboureur, c'est l'espérance d'une récolte paisible & d'une heureuse vente, à l'abri d'une nouvelle Imposition.

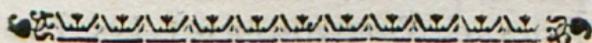
Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté.

On a établi des Académies de Peinture & d'Architecture, pourquoi n'établirait-on pas une Académie d'Agriculture & de Commerce? Il est bien plus important & plus glorieux pour l'humanité de lui faciliter les moyens de pourvoir à ses

besoins réels, que d'exciter l'émulation de certains Artistes, dont les chefs-d'œuvres mêmes n'ont, à la rigueur, qu'un mérite imaginaire. Plus on travaille pour le grand nombre des citoyens, plus on est utile à sa patrie : un excellent morceau de sculpture, ou un magnifique tableau, ne peuvent satisfaire que la curiosité, disons plutôt la vanité de quelques particuliers; mais découvrir des nouvelles branches de Commerce, étendre celles qu'on a trouvées jusqu'à présent, faire produire à toute sorte de terrains toutes les récoltes possibles, c'est travailler utilement pour les hommes.

Défricher de nouvelles terres, c'est conquérir de nouveaux pays, sans faire de malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont vingt lieues de diamètre : le Législateur qui les peupleroit rendroit un plus grand service à l'Etat, que celui qui, par une guerre meurtrière, s'empa-

reroit de la même quantité de terrain; mais il n'auroit pas aux yeux du vulgaire une gloire si brillante, parce qu'elle seroit acquise sans péril militaire, sans perdre aucun citoyen & sans s'attirer la jalousie de ses voisins.



XLV.

*Des Systèmes.*

ON appelle Système l'assemblage de plusieurs propositions liées ensemble, dont les conséquences tendent à établir une vérité ou une opinion: ce terme qui nous vient de l'Ecole (le Système de Ptolomée, le Système de Copernic) a été généralisé & appliqué à tout. Les Essais de M. Nicole sont un Système de Morale; le Testament du Cardinal de Richelieu est un Système de Gouvernement; M. le Maréchal de Vau-

ban appelle toujours Systême, son Projet de Dixime Royale, & on a donné ce nom aux grandes opérations de la Banque pendant la Régence: la succession des siècles a servi à perfectionner les Sciences & les Arts, pourquoi ne serviroit-elle pas à perfectionner les différentes sortes de Gouvernement? Les Nations trop renfermées en elles-mêmes & dans leurs vieux usages, négligent de réformer les abus par des loix nouvelles qui sont souvent à leur porte. Examiner les progrès & la décadence des Empires anciens & nouveaux, en pénétrer toutes les causes, est la plus belle des études & la plus négligée: cette sorte d'étude vague en elle-même, ne scauroit être trop ramenée à l'ordre systématique, le seul qui puisse satisfaire & déterminer un esprit juste: nous commençons enfin à en connoître l'importance.

Il n'appartient qu'à celui qui a travaillé sur toutes les parties du Gouvernement, d'en proposer un Systême général. Alors même il ne faut pas attendre de lui des détails qu'il ignore presque toujours, & qu'il a dû abandonner à des subalternes de confiance; il auroit mal gouverné les grandes affaires, il se fut arrêté aux petites.

Il est des Systêmes de Finance qui se présentent à l'imagination d'une manière si séduisante, qu'il n'est pas possible de s'y refuser. On y voit des épargnes immenses d'hommes & de frais, on y voit toutes les entraves du Commerce intérieur ôtées: ces grands avantages n'ont pas sûrement échappé aux yeux de tant de Législateurs qui ont été avertis; pourquoi ne les ont-ils pas adoptés? On doit soupçonner que c'est par les grandes difficultés de l'exécution; mais il faut quelquefois

K

forcer les peuples à être heureux malgré eux-mêmes.

Qu'un Législateur d'un génie hardi soit frappé des grands avantages d'un Systême, alors il n'en verra plus les inconvéniens; il ne se donnera pas le tems de préparer les esprits, il ne respectera ni les privilèges, ni les préjugés; il appliquera par-tout la maxime du salut du peuple, la force viendra au secours d'un dessein légitime; cependant il échouera, & sa chute retardera peut-être pendant un siècle le succès des plus sages projets.

Que ces mêmes objets soient présentés au Législateur d'une sagesse timide & de peu de vues, il s'y refusera intièrement: Les anciens abus, dira-t-il, sont à préférer aux périls d'une nouveauté; il y a long-tems que nous vivons de cette manière, & nous ne sçavons pas ce qui arriveroit de l'autre.

Le grand homme prend un juste milieu entre ces extrémités : les maximes d'Etat n'ont point chez lui de ces applications vagues, il compare les circonstances des tems, il connoît la force des abus & des préventions, & il ne connoît pas moins la force des loix. Après avoir pesé au poids du bien public les difficultés, les avantages & les périls, il entreprend avec sagesse, il exécute avec courage, & il réussit avec les applaudissemens, quoique tardifs d'un peuple étonné de se voir soulagé du fardeau qui l'accabloit.



XLVI.

*De la Politique.*

**L**A Politique est la connoissance des moyens qui conduisent à une fin; elle ne doit se proposer que des objets honnêtes, & n'employer

que des voies légitimes : c'est l'ame des Etats & des Gouvernemens; c'est la science de l'esprit, celle qui l'exerce le plus : elle exige seule plus de talens que les autres ensemble.

Pour être bon Politique, il faut avoir des qualités rarement réunies, une pénétration vive & un jugement solide; beaucoup de connoissances & l'art de les faire valoir, un air ouvert & des pensées cachées, de l'imagination & du sang froid; pénétrer les hommes sans qu'ils s'en apperçoivent, flatter leur amour propre aux dépens du sien, avoir de la patience & de l'importunité; être sage & ne point le paroître toujours, ne pas se donner pour ce qu'on est, sans se donner pour ce qu'on n'est pas.

La Politique, considérée comme l'art de régner, doit être différente dans les différens Etats. Il faut donc que chaque Gouvernement ne s'écarte jamais des points fondamen-

taux de sa constitution, autrement le Monarque & le Despote deviennent des tyrans; la Democratie & l'Aristocratie tombent dans l'Oligarchie; alors tout n'est que trouble & confusion, que révoltes ou séditions: de-là le bouleversement ou l'anéantissement des Empires.

Jules Cesar couvroit son ambition du spécieux prétexte de l'intérêt de la patrie. Le pouvoir s'affoiblit, disoit-il, après avoir vaincu Pompée dans les plaines de Pharsale, lorsqu'on s'en sert avec excès, & il s'augmente lorsqu'on en use avec modération. Tous mes ennemis, qui sont actuellement mes prisonniers, seront pardonnés. C'est ainsi que la prudence lui inspiroit les moyens de recueillir les fruits de sa victoire: celle-ci n'est souvent qu'un don de la fortune, mais le jugement & l'expérience peuvent seuls apprendre l'usage qu'il faut en faire.

Le Gouvernement le plus conforme à la nature, est celui dont la disposition particuliere se rapporte mieux à la disposition du peuple pour lequel il est établi.

La vanité est un aussi bon ressort pour un Gouvernement que l'orgueil en est un dangereux. La paresse est l'effet de l'orgueil, le travail est une suite de la vanité. L'orgueil d'un Espagnol le porte à ne pas travailler; la vanité d'un François le porte à sçavoir travailler mieux que les autres.

Abolissez dans une Monarchie les prérogatives des Seigneurs, du Clergé, de la Noblesse & des Villes, vous aurez bientôt un Etat populaire, ou bien un Etat despotique.

Dans les Etats despotiques, la volonté du Prince une fois connue, doit avoir aussi infailliblement son effet, qu'une boule jettée contre une autre doit avoir le sien.

Quand les Sauvages de la Louifiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied & cueillent le fruit, voilà le Gouvernement despotique.

Les hommes font tous égaux dans le Gouvernement républicain, ils font inégaux dans le Gouvernement despotique; dans le premier, c'est parce qu'ils font tout; dans le second, c'est parce qu'ils ne font rien.

Dans les Etats Monarchiques, le Prince est la Partie qui poursuit les accusés, il les fait punir ou absoudre; s'il jugeoit lui-même, il seroit le Juge & la Partie. Lorsque Louis XIII. voulut être Juge dans le Procès du Duc de la Vallette, le Président de Bellievre dit: Qu'il voyoit dans cette affaire une chose étrange, un Prince opiner au Procès d'un de ses sujets; que les Rois ne s'étoient réservé que les graces; qu'on ne

devoit sortir que content de devant le Prince. Les Monarques ont tant à gagner par la clémence, elle est suivie de tant d'amour; ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

La Monarchie se perd lorsqu'un Prince croit qu'il montre plus sa puissance, en changeant l'ordre des choses, qu'en les suivant; lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns, pour les donner arbitrairement à d'autres; lorsqu'il est plus amoureux de ses fantaisies que de ses volontés; lorsque le Prince rapportant uniquement à lui, appelle l'Etat à sa Capitale, la Capitale à la Cour, & la Cour à sa seule personne; enfin lorsqu'un Prince méconnoît son autorité, sa situation & l'amour de ses peuples.

Chez une Nation qui a une humeur sociable, une ouverture de cœur,

cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ses pensées, qui est vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, souvent indiscrete, qui a du courage, de la générosité, de la franchise, il ne faut point gêner par des loix ses manieres, de peur de gêner ses vertus. Si en général le caractere est bon, qu'importe de quelques défauts qui s'y trouvent? Laissez lui faire les choses frivoles sérieusement, & gaie-ment les choses sérieuses.

Lorsqu'on a pour voisin un Etat qui est dans sa décadence, on doit bien se garder de hâter sa ruine, parce qu'on est à cet égard dans la situation la plus heureuse où l'on puisse être, n'y ayant rien de si commode pour un Prince que d'être auprès d'un autre qui reçoit pour lui tous les coups & tous les outrages de la fortune.

L

La paix est assurément préférable à la guerre; cependant la guerre a ses avantages, elle affermit souvent la tranquillité des Royaumes, elle donne de l'activité & de la vigilance, un calme trop constant fait tomber dans la mollesse & dans l'inaction: on voit des Nations autrefois très-belligéres qui sont aujourd'hui sans valeur & sans réputation; d'autres au contraire peu en réputation dans les siècles passés, qui se sont élevés à un degré éminent de prospérité.

Ce que la Politique peut penser doit être toujours subordonné à ce que la Religion a consacré; mais le Législateur ne doit point confondre ce qui part de la main de Dieu, avec ce que les hommes y ont ajouté par ignorance, par des vues intéressées ou par la circonstance des tems.

Un illustre Auteur a fait voir que le célibat des Prêtres n'est que d'institution Ecclésiastique, & que les Princes intéressés à le faire abolir, le pourroient aisément, en s'adressant à la même autorité qui l'a établi.

Personne n'ignore de quelle utilité seroit la loi qui défendoit l'état Monastique avant l'âge de vingt-cinq ans, c'est-à-dire, qu'on ne put aliéner sa liberté qu'à l'âge où l'on peut aliéner son bien.

Il est sûr que le célibat des Prêtres & l'état Monastique prématuré nuisent beaucoup à l'augmentation des citoyens. Cependant l'abondance des sujets est le trésor le plus sûr & le plus inépuisable d'un Souverain.

Favoriser les mariages, accorder des secours au pere chargé d'une nombreuse famille, veiller à l'éducation des orphelins & des enfans trouvés, c'est fortifier l'Etat

bien plus que de faire des conquêtes.

Le métier de mandiant, école de vol, se multiplie & se perpétue de pere en fils. Cette tolérance est encore plus inexcusable par la facilité de les détruire, & par l'utilité qui reviendroit de les changer en travailleurs. La loi les punit, par cela seul qu'ils sont vagabonds & sans aveu: pourquoi attendre qu'ils soient encore voleurs, & se mettre dans la nécessité de les faire périr par les supplices?

Lorsqu'un pays a la quantité de soldats nécessaires pour sa conservation, qu'aucune de ses terres n'est sans culture, que ses Manufactures abondent en ouvriers, alors le surplus des citoyens doit aller peupler de nouveaux pays, y assurer des retraites & y établir une nouvelle domination toujours subordonnée à celle qui leur a procuré

cet azile ; ce doit être la Politique de nos Colonies. Une Nation qui se dépeuple pour aller au loin habiter de nouvelles terres, quelques riches qu'elles soient, devient bientôt également foible par-tout. Sa force doit être dans le lieu de sa domination ; toutes les Colonies ne la tirent que de-là, ou deviennent bientôt indépendantes ; le Législateur doit plutôt rappeler ses sujets & perdre tout ce qui est par delà ses limites, que de s'affoiblir chez lui, car alors il perdra insensiblement son pays & ses Colonies.

La nature a mis dans les deux sexes un désir réciproque d'être ensemble, de se plaire, & de se servir mutuellement. Ce que la galanterie & la politesse font faire à un homme du monde, le paysan le fait grossièrement pour la paysane ; il veut paroître fort à porter la hotte, comme le Chevalier à

porter la cuirasse. Lorsque des hommes & des femmes travailleront ensemble à la construction d'un canal ou d'un grand chemin, le travail en sera plus animé & moins dur. L'objet que le Législateur ne doit point perdre de vue, c'est de rendre les hommes aussi heureux que leur misérable condition peut le permettre, & il n'en naîtra pas plus de scandale que de voir les hommes & les femmes ensemble dans une promenade publique: ôtez - en un sexe, l'autre aura peu d'empressement à y aller. Nous avons le germe des mêmes passions, l'éducation en varie les effets. Lorsqu'on promene ses regards dans les boutiques de Paris, on est étonné d'en voir la plûpart remplies de grands garçons occupés de travaux sédentaires & faciles, pendant que tant de filles ne sont malheureuses que parce que le

travail manque, ou ne suffit pas à les nourrir. La débauche se présente, l'argent à la main, & il est difficile de ne pas succomber: voilà ce qui peuple les maisons de force. Nos vertus & nos vices dépendent trop des circonstances; qu'une Police éclairée assigne les travaux de chaque sexe, & même de chaque âge, & il y en aura pour tous.

L'Etat pourroit encore se donner une quantité d'ouvriers, par quelque maniere plus simple de percevoir les impositions; mais, dira-t-on, les Employés à lever ces impositions, ne valent-ils pas les Ouvriers employés au luxe? Réponse, 1<sup>o</sup>. les barrières que ces Employés défendent, sont la source d'une espèce de guerre civile entre-eux & les citoyens; 2<sup>o</sup>. leurs visites sont à charge aux voyageurs; elles interrompent même souvent, fatiguent & arrê-

tent le commerce ; 3<sup>o</sup>. cette sorte d'occupation ne produit presque rien , l'autre produit un effet d'usage ; le luxe étant la suite d'un Etat Monarchique, il faudroit tirer de l'Etranger ce qu'on ne trouveroit pas chez soi pour y contribuer.

Le corps politique a été souvent comparé au corps humain : le sang anime l'un , l'argent anime l'autre ; si le sang manque ou qu'il ne soit pas en mouvement, le corps languit dans une léthargie mortelle , si le sang est trop abondant, ou dans un trop grand mouvement, la fièvre ardente le fait périr. La trop grande quantité d'argent, ou de gage quelconque des échanges, pourroit être encore bien plus nuisible que l'insuffisance de ce gage ; si le gage manquoit, les crédits publics pourroient le remplacer ; mais si l'argent devenoit commun com-

me les pierres, ou même comme le fer, il ne pourroit plus être commune mesure des denrées, parce qu'il seroit donné sans mesure; il faudroit revenir à un autre gage moins commun, & en attendant les conventions générales là-dessus que la nécessité rendroit promptes, le commerce recommenceroit par échanges de marchandises, comme dans les premiers siècles ou comme chez les sauvages.

Don Alphonse de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambassadeur ordinaire à Venise, a été l'un des plus puissans & des plus dangereux esprits que l'Espagne ait jamais produit. On voit par les écrits qu'il a laissés, dit l'Abbé de Saint Réal, qu'il possédoit tout ce qu'il y a dans les Historiens Anciens & Modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparoit les cho-

ses qu'ils racontent avec celles qui se passoient de son tems: il observoit exactement les différences & les ressemblances des affaires, & combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable; il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise aussi-tôt qu'il en sçavoit le plan & les fondemens: s'il trouvoit par la suite qu'il n'eut pas deviné, il remontoit à la source de son erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude, il avoit compris quelles sont les voies sûres, les véritables moyens & les circonstances capitales, qui préfont un bon succès aux grands desseins, & qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation & d'observation des choses du monde, l'avoit élevé à un tel point de sagacité, que

ses conjectures sur l'avenir passeroient presque dans le Conseil d'Espagne pour des prophéties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes affaires, étoient joints des talens singuliers pour les manier; une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable; un intérêt merveilleux pour se connoître en hommes, un air toujours gai & ouvert, où il paroïssoit plus de feu que de gravité; éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté, une humeur libre & complaisante d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer, des manières tendres, insinuantes & flatteuses qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir, toutes les apparences d'une entière liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.



## XLVII.

*Du Droit Public.*

**O**N n'a jamais parlé du Droit Public, sans commencer par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés, ce qui doit paroître ridicule; si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés; mais ils naissent tous liés les uns aux autres; un fils est né auprès de son pere & il s'y tient, voilà la société & la cause de la société.

Le Droit Public est plus connu en Europe qu'en Asie, cependant on peut dire que les passions des Princes, la patience des peuples, la flaterie des Ecrivains en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux Princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la Justice sans choquer leurs intérêts. Quel dessein de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système, d'en donner des règles, d'en former des principes & d'en tirer des conséquences?

On diroit qu'il y a deux Justices toutes différentes, l'une qui règle les affaires des particuliers, qui régné dans le Droit Civil: l'autre qui règle les différens qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le Droit Public; comme si le Droit Public n'étoit pas lui-même un Droit Civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.





## XLVIII.

*Des Traités de Paix.*

**L**ES Traités de Paix ne sont jamais légitimes, lorsqu'ils ordonnent une cession, ou un dédommagement plus considérable que le dommage causé; autrement c'est une pure violence contre laquelle on peut toujours revenir, à moins que pour r'avoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Le plus beau Traité de Paix est celui que Gelon fit avec les Carthaginois; il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux, ou plutôt il stipuloit pour le genre humain.



XLIX.

*De la Philosophie.*

PLUS je réfléchis sur les Ecrits des Stoïciens, plus je reconnois le néant de leur orgueilleux système. Il détruit l'homme en voulant l'annoblir : la nature, la raison & l'expérience le démentent hautement. La prétendue vertu des Stoïciens n'est qu'un voile qui couvre un vice réel : cette impassibilité qu'ils désiroient dans l'homme sage, n'est qu'une chimere ; & il n'est, selon moi, de vraie Philosophie que celle qui concilie les divers caracteres de l'humanité.

Un Philosophe est un homme qui examine avant que de croire, & réfléchit avant que d'agir ; & qui conséquemment, quand il est décidé, ne peut manquer d'être

ferme dans sa croyance & constant dans ses démarches.

Les chemins qui menent à la vraie Philosophie sont à la vérité hérissés d'épines, mais le terme où elle nous conduit est rempli de fleurs.

La sagesse est le fruit de la raison perfectionnée, & c'est la philosophie qui forme notre raisonnement, puisqu'en cessant de raisonner, on cesse d'être sage.

Le sage doit être Cosmopolite; il ne doit avoir de patrie que là où régner le bon sens & la raison, & de compatriotes que ceux qui, comme lui, s'attachent à la recherche du vrai.

Il est des prétendus Philosophes qui ne vivent que pour eux seuls, sans s'embarasser des devoirs qu'exige la société; gens inutiles au public, ils fuyent les charges & tous les autres engagements; comptent de la fortune & des hommes,

mes,

mes, ils veulent se donner pour les maîtres absolus de leurs passions; mais qu'ils paroissent à nos yeux tels qu'ils sont en effet, nous verrons qu'ils ne méprisent les hommes & la fortune que pour s'épargner les pas gênans qu'il faudroit faire pour réussir; ils ne sont pas sans passions, mais ils les sacrifient toutes à leur voluptueuse indolence, ou plutôt elles sont toutes transformées en cette passion.

Le commun des hommes donne le nom de Philosophe à des gens qui ne sont rien moins que tels. On peut imaginer des nouveaux systèmes, faire des découvertes utiles à la société, sans mériter le nom de Philosophe. Avec les merveilleux talens d'un Descartes & d'un Newton, on peut être esclave de ses passions; être estimable au loin, & fort méprisable de près; étonner l'Univers par

M

les opérations de son esprit; & le scandaliser par les déréglemens de son cœur.

Il y a bien des gens dans le monde à qui le mot de Philosophie fait peur, parce qu'il y en a bien peu qui entendent ce terme dans sa véritable signification. Chez les Grecs & les Romains, les philosophes étoient en assez bonne odeur: on les regardoit comme des hommes moins respectables, par la pénétration de leur esprit & l'étendue de leurs connoissances, que par la pureté de leurs mœurs. Ce terme parmi nous ne présente plus la même idée: dans le langage des Colléges, les Philosophes sont des hommes qui forment la jeunesse dans l'art d'obscurcir la raison par le raisonnement, de donner aux simples hypothèses la teinture de l'évidence, & de convertir l'évidence en problème.

Nos modernes Philosophes cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire leur amour propre. Il est cependant plus salutaire d'admirer certaines connoissances, que de vouloir en pénétrer les causes; la bonne Philosophie renonnoit des bornes; celle qui prétend rendre raison de tout n'en mérite pas le nom.



L.

*Pensées diverses, Anecdotes &  
Portraits.*

**I**L est certaines connoissances qu'il est aussi facile d'acquérir, qu'il est honteux de les ignorer.

La vivacité de l'imagination fait tort à la solidité du jugement, comme l'exactitude scrupuleuse de la raison étouffe les faillies de l'imagination.

M 2

La plûpart des gens paroissent moins jaloux de convaincre par des raisonnemens justes, que d'éblouir par une subtilité ingénieuse.

Que doivent penser les dieux des dons des impies, dit admirablement Platon, puisqu'un homme de bien rougiroit de recevoir des présens d'un malhonnête homme.

On ne se connoît jamais bien quand on prend trop de soin de se faire connoître des autres, parce qu'on est si fort occupé de l'apparence, qu'on se met très-peu en peine de la réalité.

Affecter des qualités & des talens qu'on n'a pas, c'est vouloir obliger les autres à remarquer le ridicule & les défauts qu'on peut avoir.

Le trop d'attention qu'on donne à observer les défauts d'autrui, fait qu'on n'a pas le loisir de connoître les siens.

La négligence de certaines précautions produit beaucoup d'inconvéniens; l'attention à les observer, produiroit de grands avantages.

Dans les ames bien nées, la connoissance d'une faute en est souvent la plus sévère punition.

L'expérience des autres n'est trop souvent regardée que comme un songe.

Une faute de l'ennemi a fait la réputation de plus d'un Capitaine.

S'il est rare de porter aux dignités les talens qui leur conviennent, il est plus rare de ne point s'ennyvrer de la pompe qui les environne.

L'homme dans la fortune méconnoît ordinairement tout le monde; dans les disgraces, il n'est connu de personne.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle que la fausse allarme d'une mauvaise.

Il y a des personnes qui dans ce qu'elles font de plus généreux ne plaisent pas ; il en est d'autres qui, par les moindres actions, se rendent infiniment agréables.

C'est presque toujours la manie des gens en place de se faire demander à titre de grace ce qu'ils doivent par état & souvent par reconnaissance.

Le monde, dit-on, est plein d'ingrats ; il faudroit pour cela que le nombre des bienfaiteurs ne fut pas si petit qu'il est.

Le sage est réservé en fait de recommandation, le fou en demande à tout le monde ; le premier en connoit la délicatesse, le second en ignore les conséquences.

Un voyageur sans argent, sans santé, sans patience & sans compagnon fidèle, se trouve souvent dans de grands embarras.

Précipiter la reconnoissance en se hâtant d'acquitter un bienfait, est moins une marque de générosité que d'orgueil.

Ce n'est pas le refus qui choque le plus, ce n'est souvent que la manière de le faire. L'avare est comme un second Tantale; il éprouve entre les bras de l'opulence ce que la misère a de plus affreux.

Inviter, quand il ne faut pas contraindre; conduire, quand il ne faut pas commander, c'est l'habileté suprême.

On est rarement maître de se faire aimer, on l'est toujours de se faire estimer.

Sçavoir prévenir les gens en sa faveur, c'est la marque d'un esprit souple & insinuant; se laisser prévenir par un autre, c'est un signe de foiblesse.

Il est quelquefois dangereux d'avoir trop de mérite; car en ob-

scurcissant celui d'autrui, on se fait des ennemis cachés & irréconciliables.

La malice d'un esprit grossier est souvent plus dangereuse que les intrigues & les finesses d'un homme d'esprit.

Les enfans disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les fots, ce qu'ils ont envie de faire.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment; un vieillard qui s'amuse à entretenir des maîtresses est pour le moins aussi fou qu'un aveugle qui feroit emplette de lunettes.

Une promesse sans effet est un bel arbre sans fruit; il y a autant de noblesse à obliger sans promettre, que de bassesse à promettre sans obliger.

On a tant de peine à sacrifier un bon mot qu'on ne tient guères quand il se présente contre la  
démán-

démangeaison de briller, dût-on en le lâchant perdre un bienfaiteur, un ami ou se perdre soi-même.

Les excellens Poëtes sont aussi rares que les Poëtes médiocres sont communs; ceux qui exercent le talent de la Poësie avec médiocrité, doivent abandonner ce genre d'écrire.

On trouve dans les Anciens des beaux préceptes d'éloquence, des règles très-déliçates portées jusqu'à la dernière finesse; mais leurs principes sont souvent trop nombreux, trop secs, ou enfin plus curieux qu'utiles.

Exiger de quelqu'un ce qui n'est pas dans son caractère, c'est vouloir faire porter à un arbre d'autres fruits que ceux qui lui sont propres: & comme il seroit déraisonnable d'exiger dans tous les visages la ressemblance du sien, il ne l'est pas moins de prétendre que l'hu-

N

meur de tous les hommes se plie au gré de la nôtre.

Quoique la dispute ait ordinairement la vraisemblance pour principe, l'opiniâtreté dans ses projets, & l'emportement dans sa fin ; si l'on interdisoit toute diversité d'opinions dans les compagnies sçavantes, on étoufferoit infailliblement les germes précieux de différentes découvertes.

Un Officier dit qu'il n'y a rien au-dessus de la profession Militaire, parce que, ajoute-t-il, les fatigues, les blessures & la mort même à quoi les braves gens s'exposent, méritent bien qu'on leur cède le pas. On doit, je crois estimer les hommes à proportion des services qu'ils rendent à la Patrie, c'est le préjugé plutôt que le bon sens, qui donne la supériorité à certaines professions.

On dit qu'il ne faut pas chercher une habileté soutenue dans

une assemblée trop nombreuse: le Législateur des Juifs leur recommandoit de ne pas asséoir leurs Jugemens sur l'avis du plus grand nombre. En effet la prudence n'étant pas un don si vulgaire qu'on se l'imagine, le suffrage d'un seul Juge, qui motive son avis, ne seroit-il pas préférable à celui de dix autres qui n'opinent que par instinct? Ne seroit-il pas plus raisonnable de supposer qu'il y ait cinq Conseillers prudens sur vingt-cinq, que de présumer qu'il y en ait vingt.

Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans une grande érudition, il n'arrive jamais d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit, M. de Montesquieu en est la preuve. Voltaire passe parmi nous pour le premier bel esprit qu'ait produit la France; mais l'Auteur de l'Esprit des Loix passe pour le premier génie de l'Europe.

La bienséance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens; on parle de ce que l'on sçait, il y faut parler de ce que sçavent les autres; le grand parleur quelque éclairé qu'il soit, n'est admiré que des fots; je n'estime pas un homme qui parle bien dès qu'il parle trop, je veux qu'en disant de belles choses, il laisse aux autres la liberté d'en dire de jolies.

Il y a des pensées qui dépendent tellement du tour & de la finesse de l'expression, qu'après avoir charmé dans le moment, elles ne se retrouvent pas aisément dans la suite; quand même vous les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce n'est plus la même chose, elles perdent leur grace & leur force; ce sont des beautés si fragiles, qu'en voulant les manier on les fait disparaître.

Les Empereurs Théodose, Arcadius & Honorius écrivirent à Rufin Préfet du Prétoire, si quelqu'un parle mal de notre personne ou de notre Gouvernement, nous ne voulons pas le punir; s'il a parlé par légèreté, il faut le mépriser, si c'est par folie, il faut le plaindre, si c'est une injure, il faut lui pardonner.

C'est moins l'ambition & l'esprit de conquête qui a fait donner à Alexandre le nom de Grand, que sa générosité, sa clémence & ses autres vertus.

Dans quel danger n'eut pas été la République de Carthage, si Annibal avoit pris Rome? Que n'eût-il pas fait dans sa Ville, lui qui y causa tant de révolutions après sa défaite.

Cromwel s'ouvrit le chemin à la Puissance Souveraine, par les plus grands attentats & les plus noirs forfaits; il s'y maintint par des qualités

dont l'éclat sembloit l'en rendre digne.

Le Ciel qui connoît les vrais avantages, servit mieux Louis XIV, par des défaites qu'il n'auroit fait par des victoires; au lieu de le rendre le seul Roi de l'Europe, il le favorisa plus en le rendant le plus Puissant de tous.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté, son nom n'a échappé à aucun des Orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie; mais sa conduite avant son malheur que l'on voit qu'il prévoyoit, sa douceur pour les peuples vaincus, sa libéralité envers les soldats, cet art qu'il eut d'intéresser à sa conservation, ses ouvrages publics, son courage à la guerre, sa constance dans son malheur, une guerre de vingt ans qu'il fit ou fit faire au Peuple Romain sans Royaume & sans biens; ses continuelles ressour-

ces font bien voir que ce n'étoit point un homme méprisable.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes: il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux qui se tourne toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse: une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouverent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capouë, où elle s'amolli; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause: les soldats de cette armée devenus riches après tant de vic-

toires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capouë? Alexandre qui commandoit à ses propres sujes, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre; il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, & brûla toutes leurs richesses & les siennes.

On parle beaucoup de la fortune de César; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités, sans un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

Je crois que si Caton s'étoit réservé pour la République, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second

rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune: l'accessoire chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire: Cicéron se voyoit toujours le premier, Caton s'oublioit toujours; celui-ci vouloit sauver la République pour elle même, celui-là pour s'en vanter. Je pourrois continuer le parallèle, en disant que quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

On est bien aise de voir l'humiliation qu'Octave, (à qui la flatterie donna le nom d'Auguste,) fit subir à Lépidus, après l'avoir dépouillé de la puissance du Triumvirat. Ce Lépidus étoit le plus méchant citoyen qui fût

dans la République , toujours le premier à commencer les troubles , formant sans cesse des projets funestes , où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un Auteur moderne, (l'Abbé de Saint-Réal, ) s'est plu à en faire l'éloge , & cite Antoine qui , dans une de ses Lettres , lui donne la qualité d'honnête homme ; mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guères l'être pour les autres.

Trajan est le Prince le plus accompli dont l'Histoire ait jamais parlé : ce fut un bonheur d'être né sous son règne , il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le Peuple Romain ; grand homme d'Etat , grand Capitaine , ayant un cœur bon qui le portoit au bien , un esprit éclairé qui lui monroit le meilleur , une ame noble , grande , belle , avec toutes les ver-

tus; n'étant extrême sur aucune, enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine & représenter la divine.

On sent en soi-même un plaisir secret, lorsqu'on parle de l'Empereur Marc-Aurel: on ne peut lire sa vie sans une espee d'attendrissement; tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

Commode, qui succéda à Marc-Aurel son pere, étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses Ministres & de se Courtisans.

Il n'y a guères eu d'Empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Severe; cependant ils se laisserent gouverner, l'un par Sejan, l'autre par Plautien, d'une maniere misérable.

La mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins; un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels mêlés à des succès inutiles, & une gloire vaine. Justinien avoit pris sur le théâtre une femme, (l'Impératrice Théodora,) qui s'y étoit long-tems prostituée; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les Histoires; & mettant sans cesse dans les affaires les passions & les phantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux. Enfin Justinien, non content de faire à ses sujets une injustice générale, en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affai-

res particulieres. Procope, dans plusieurs des ses Ouvrages, a fait des éloges magnifiques de ce Prince; mais son *Histoire secrète* nous fait penser qu'il venoit également ses jugemens & ses loix: obligant par-là ses sujets à se révolter, il s'obligea à les exterminer, & rendit incultes plusieurs Provinces; il crut avoir augmenté le nombre des Fidèles, il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Le Philosophe Cratès jetta tout son argent dans la mer, en disant: Allez, malheureuses richesses, je veux vous perdre, afin que vous ne me perdiez pas. La conduite de Cratès n'a eu, ni n'aura jamais beaucoup d'imitateurs.

Isocrate étant à la table du Roi de Chypre, on le pressoit de faire les frais de la conversation; il s'excusa, en répondant: Ce que

je sçais n'est pas ici de saison, & ce qui est ici de saison, je ne le sçais pas.

Agatoclès se vançoit d'être le premier & le seul Dialecticien de son tems, le Philosophe Demonax lui dit: Si tu es le premier, tu n'es pas le seul; & si tu es le seul, tu n'es pas le premier.

Demonax voyant un Lacédémonien en colere, qui battoit son esclave: Cesse, lui dit-il, de te rendre semblable à lui.

Charles II, Roi d'Angleterre, vit en passant un homme au pilori: Pourquoi l'a-t-on mis là, dit-il? Sire, lui répondit-on, il a fait des Ecrits satyriques contre vos Ministres. Le grand sot! dit le Roi, que ne les écrivoit-il contre moi? on ne lui auroit rien fait.

M. de Bautru , Ambassadeur de France en Espagne du tems de Philippe IV, dit un jour au Roi qui lui parloit de sa Bibliothéque: Je conseille à V. M. de faire votre Bibliothécaire Intendant de vos Finances , car il paroît qu'il ne touche jamais au dépôt qu'on lui a confié.

Charles IX, Roi de France, ayant écrit à tous les Gouverneurs de massacrer les Huguenots, le Vicomte d'Orte qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi: Sire, je n'ai trouvé parmi les habitans & les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, & pas un bourreau; ainsi eux & moi supplions V. M. d'employer nos bras & nos vies à choses faisables.

L'armée d'Henri IV. étant arrivée dans la plaine d'Ivry, à la

vue de celle de son ennemi, ce Prince fit à ses troupes une harangue aussi courte qu'elle étoit capable d'animer au combat de fidèles sujets, la voici: Mes enfans, vous êtes François, je suis votre Roi, voilà l'ennemi.

L'Ambassadeur du grand Sultan dit à Henri IV, qu'il étoit surprenant qu'un si grand Roi eût des armées si peu nombreuses; que l'Empereur son maître avoit toujours en tems de paix quatre cens mille hommes sur pied. Henri le Grand lui répondit: Où regne la Justice la force n'est pas nécessaire.

Madame de Pontac, sœur de M. de Thou, que le Cardinal de Richelieu fit décapiter, étant dans l'Eglise de la Sorbonne, & voyant le tombeau de cette Eminence, lui fit une application des paro-

paroles de la sœur de Lazare, lorsqu'elle dit: Seigneur, si vous eussiez été plutôt ici, mon frere ne seroit pas mort. Pierre le Grand voyant le tombeau du Cardinal dans la même Eglise, s'écria: O grand homme! si tu vivois encore, je te donnerois la moitié de mon Royaume pour apprendre à gouverner l'autre.

Louis XIV. répondit, à un Ambassadeur: Je n'ai jamais reçu la loi de mes ennemis, je la leur ai quelquefois donnée; ne m'en faites point ressouvenir.

Mademoiselle N.... fit assembler tous ses parens pour les consulter, & avoir d'eux la permission de faire couper une loupe qui lui étoit venue au front; peu de tems après, elle épousa un Aventurier, sans le communiquer à personne.



Euphrosine n'a que du bon sens, & croit avoir de l'esprit; mais elle ne s'apperçoit pas qu'elle est seule à le croire: elle néglige le bon sens qu'elle a, pour courir après l'esprit qu'elle n'a point; je la plains d'avoir cette manie.

F I N.





T A B L E  
D E S  
A R T I C L E S.

I. <i>Des Livres.</i>	Page 7
II. <i>De l'Esprit.</i>	10
III. <i>De l'Imagination.</i>	12
IV. <i>Des Sçavans.</i>	21
V. <i>De quelques Auteurs.</i>	22
VI. <i>Des Rois.</i>	35
VII. <i>De la Cour.</i>	36
VIII. <i>Des Courtisans.</i>	39
IX. <i>Des grands Seigneurs.</i>	41
X. <i>De la Religion.</i>	42
XI. <i>De l'Homme.</i>	45
XII. <i>Du Mariage.</i>	47
XIII. <i>Des Femmes.</i>	48
XIV. <i>De la Beauté.</i>	55

T A B L E.

---

XV. <i>Du Naïf.</i>	56
XVI. <i>Du Plaisir.</i>	ibid.
XVII. <i>Des Passions.</i>	57
XVIII. <i>De l'Amitié.</i>	58
XIX. <i>De l'Amour.</i>	60
XX. <i>Des Physionomies.</i>	63
XXI. <i>Des Consolations.</i>	64
XXII. <i>De la Raillerie.</i>	65
XXIII. <i>De la Société.</i>	66
XXIV. <i>De la Réputation.</i>	ibid.
XXV. <i>De la Calomnie.</i>	67
XXVI. <i>De la Vertu.</i>	69
XXVII. <i>Des Louanges.</i>	70
XXVIII. <i>De la Flatterie.</i>	ibid.
XXIX. <i>De la Vérité.</i>	71
XXX. <i>Des Athéniens.</i>	72
XXXI. <i>Des Lacédémoniens.</i>	ibid.
XXXII. <i>Des anciens Romains.</i>	73
XXXIII. <i>Des Italiens.</i>	80
XXXIV. <i>Des Anglois.</i>	81

## DES ARTICLES.

---

XXXV. <i>Des François.</i>	82
XXXVI. <i>De l'Historien.</i>	85
XXXVII. <i>De l'Histoire.</i>	86
XXXVIII. <i>Des Loix.</i>	88
XXXIX. <i>De l'Oisiveté.</i>	96
XL. <i>Des Richesses.</i>	99
XLI. <i>Du Commerce.</i>	101
XLII. <i>Du Luxe.</i>	104
XLIII. <i>Des Impôts.</i>	107
XLIV. <i>De l'Agriculture.</i>	108
XLV. <i>Des Systèmes.</i>	111
XLVI. <i>De la Politique.</i>	115
XLVII. <i>Du Droit Public.</i>	132
XLVIII. <i>Des Traités de Paix.</i>	134
XLIX. <i>De la Philosophie.</i>	135
L. <i>Pensées diverses, Anecdotes &amp; Portraits.</i>	139



DEPARTICES

XXXV. De Francobus. 88  
XXXVI. De Hispania. 89  
XXXVII. De Britannia. 90  
XXXVIII. De Italia. 91  
XXXIX. De Germania. 92  
XL. De Russia. 93  
XLI. De Sarmatia. 94  
XLII. De Persia. 95  
XLIII. De India. 96  
XLIV. De Arabia. 97  
XLV. De China. 98  
XLVI. De Japonia. 99  
XLVII. De Corea. 100  
XLVIII. De Siam. 101  
XLIX. De Indochina. 102  
L. De Sina. 103  
L. Postea de his, quae dicitur  
in Partibus.

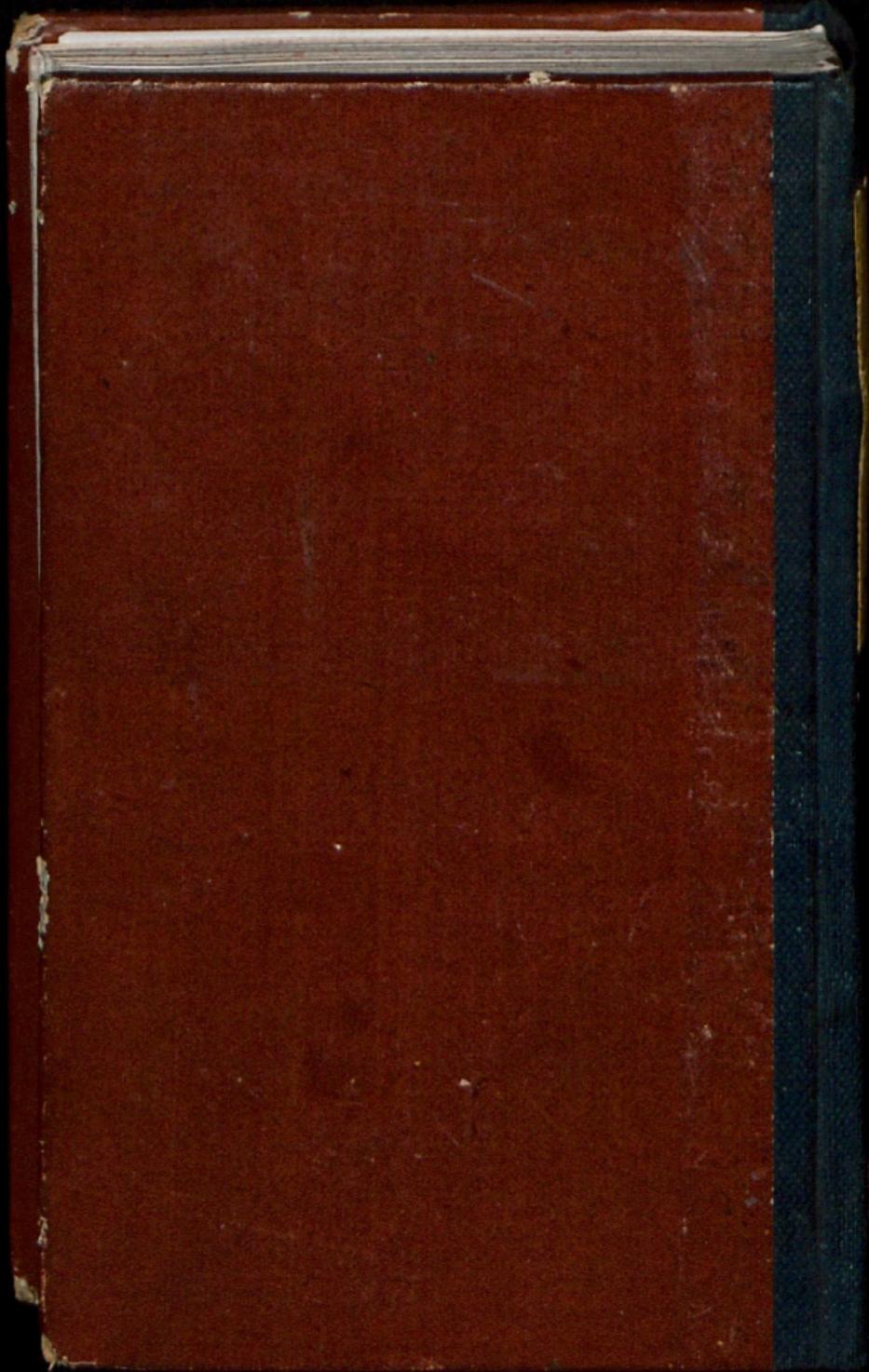


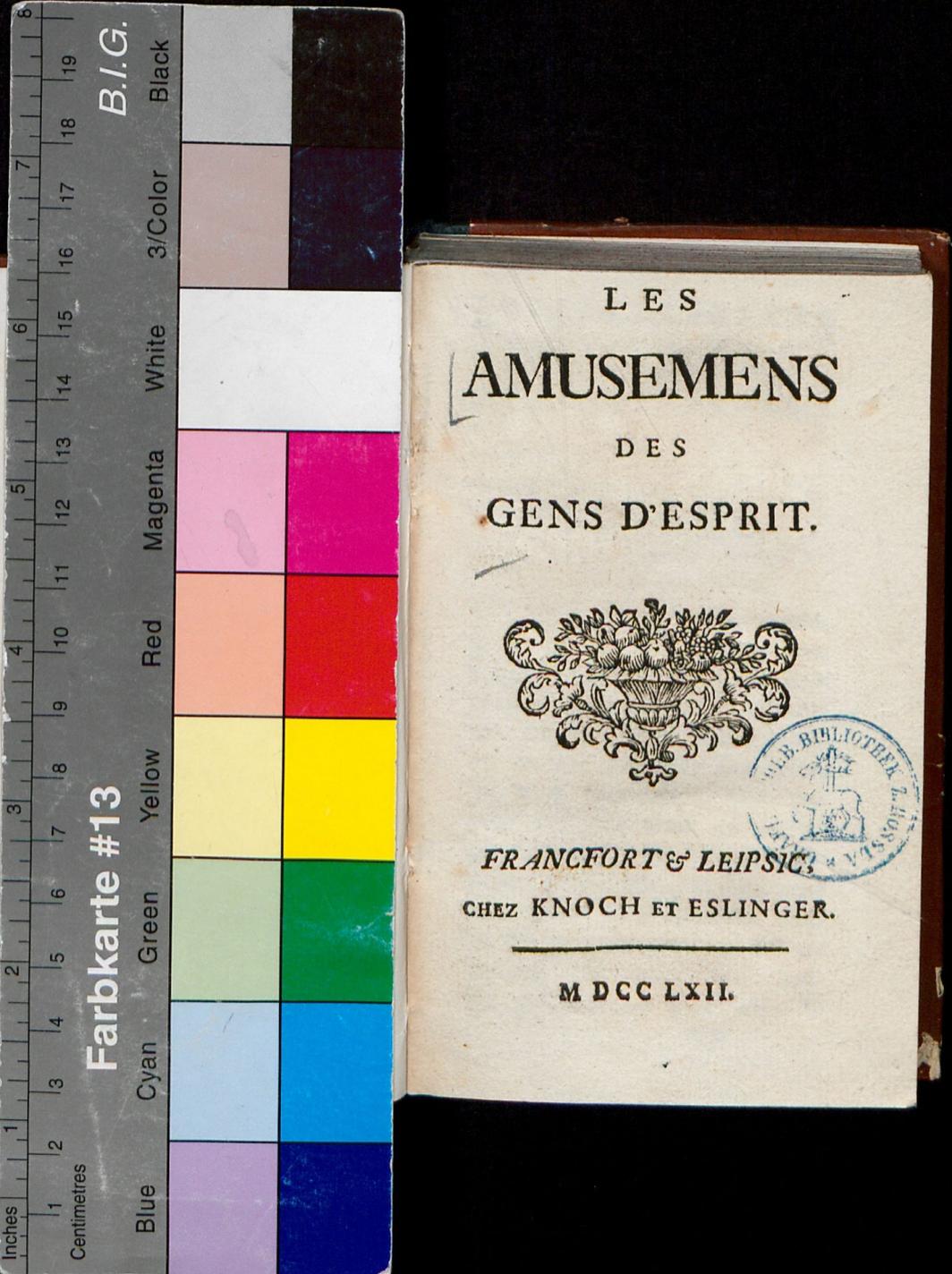




AB 139628

X 245 1357





Inches  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

Centimetres  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LES  
AMUSEMENS  
DES  
GENS D'ESPRIT.



FRANCFORT & LEIPSIC.  
CHEZ KNOCH ET ESLINGER.

M DCC LXII.